

# LA FOLIE PONT-AUX-DAMES

Jusqu'au le crime s'étend II

*Aux vieilles comédiennes,  
aux vieux comédiens,  
que j'ai connus dans mon enfance  
à Pont-aux-Dames*

*Il faut bien que nous ayons accumulé des crimes qui nous ont rendu maudits pour que nous ayons perdu toute la poésie de l'univers. SIMONE WEIL*

*Le bien est un acte voulu, le mal est permanent, la vie est toujours la mort de quelqu'un.  
ANTONIN ARTAUD*



*Cette pièce, folle, fait suite à La Passion d'Alexis et précède Le Quatuor aux cadavres, sorte de bouffonnerie tragique.*

*J'ai, pertinemment, le sentiment que le théâtre d'invocation et d'évocation n'appartient pas à notre époque, trop plongée dans son festivisme nihiliste et consensuel de l'« anti ». En suivant la seule logique du « non », le théâtre actuel assure et assume la perte savante et infinie du sens.*

*On préfère aujourd'hui, au théâtre, mais aussi au roman, non pas la dérive ou la décadence, ce qui serait certainement excitant, mais la pose spéculative, sans rigueur et sans foi. Plutôt l'« anti » que le « pour »... et ensuite tous pour l'« anti » ! Ainsi, le héros ancien devient-il un anti-héros, à savoir le héros quand même de l'anti-héroïsme... de même que le sexuel hyper symbolisé à la mode devient l'acrobatie de ce « signifiant » qu'est l'amour charnel.*

*J'ai toujours voulu mettre à l'intérieur de moi la guerre – les guerres : celles de 14-18 et celle de 40 – comme passé infini et j'ai toujours pensé et décidé que si l'art théâtral pouvait s'opposer à la guerre, il ne pouvait en aucune manière être une prophylaxie, une prévention, une guérison. Le théâtre est aussi combat. De la guerre, de la mort, il ne résout rien. Le théâtre « pacificateur social » est aussi le complice inavoué de la destruction, comme tout pacifisme.*

*Au crime, on ne veut pas donner des lettres de noblesse – des lettres, tout simplement : auquel il me semble qu'il aurait droit, si j'ai bien lu Shakespeare, Dostoïevski et Bernanos. Ce qui ne veut pas dire qu'on souhaite le justifier – ou pis, en faire le lieu d'un salut. Mais qu'on arrête, à son sujet, d'invoquer bêtement l'enfance malheureuse, le confinement des banlieues, le ressort de l'argent de la drogue... car le crime n'est jamais une « production » humaine. Comme la mort individuée, on ne saura jamais qui en est l'auteur. Le mal n'est pas le contraire du bien. Il a sa vie à lui, organique. Il est surnaturel.*

*L'écriture de théâtre que je tente d'extraire de ma vie personnelle – une dizaine de pièces, fort tardives il est vrai –, et notamment de violentes et*

*décisives expériences d'acteur, d'animateur, de metteur en scène, est devenue pour moi cette nécessité qui ne se laisse plus contraindre.*

*J'ai sciemment cherché là une écriture utopique. J'ai cependant été happé par des phares et je ne veux ici citer que Genêt et Claudel. J'ai pris garde non de m'opposer à leur génie particulier – que je considère, simplement, comme supérieur au mien – mais, œuvrant à leur suite, de ne faire rien d'autre que d'avancer mon pion à moi sans oublier ce que je leur dois à eux – et à tant d'autres. Ainsi procède l'histoire, je veux dire le temps historique, alors que le théâtre aujourd'hui, dans ses tentations et tentatives, a écrasé la question de son ascendance et de sa transcendance : il n'est plus historique, il ne se veut plus tel.*

*Le confinement exacerbé de Genêt, l'évitement phobique des personnages de ses pièces – jamais des personnes, plutôt des sortes de marionnettes pseudo-orientales, surexhaussées – suscitent de magnifiques épures dramatiques... qui sont en même temps des entités sans partage. Ainsi des Paravents où la mort – avec la guerre – n'est qu'un papier calque qu'on crève. Sont-ils pour autant le contradictoire, la marginalité, cette guerre et cette mort?... Sont-ils seulement des esclaves affranchis, ces Bonnes, ces Nègres, ces Putains, ces Arabes?...*

*Et ces créatures claudéliennes qui, pour rompre des lances avec leur créateur, ont franchi tant d'espace... sont-elles entrées vraiment en géographie sous la fournaise de ce ciel uni et content de soi? Le monde ici court mais ne s'ouvre pas. Corps et âme demeurent impénétrables. On ne pourrait y enfoncer le couteau du crime...*

*J'ai toujours servi l'idée d'un théâtre organique, mais pas obligatoirement organisé, focalisé autour d'une violence fondative comme future création. Donc peu d'enjambements de l'espace, pas de restriction iconique, mais un jeu du temps. De la violence du crime historique à l'abandon... quasi céleste : « Jadis nous avons été morts. »*

*Historique, oui : il y a dans toute civilisation un chemin de contradiction – que le nazisme et le marxisme appliqué ont emprunté tour à tour ou ensemble. Il y a eu Wagner, et il y a eu Brecht. On disait avant eux : Dieu, premier servi ; on peut dire après eux : l'être (mythique ou social), premier servi ! Plus on chante, mieux on tue ; ou, plus subtilement, quand la voix de l'être s'étrangle, perd son souffle, on compose un petit couplet, bien ciselé... Mais ni le nazisme ni le marxisme appliqué n'ont inventé de chansons (je ne parle pas, on l'aura compris, des ritournelles officielles – déjà défuntes).*

*Je suis irrécusablement un mal pensant, malgré toutes mes précautions de civilisé. C'est-à-dire un cultuel et non un culturel. Pas de piétisme, sinon de la pitié ! Pas de faconde tellurique, pas de Dieu satisfait – quel qu'il soit, figuré, non figuré, social ou a-social. tre un mal pensant, c'est penser au mal et penser en même temps le Mal qui n'est pas le contraire du Bien.*

*Je ne veux pas de prétexte à mon échec ; je ne saurais revendiquer, en*

dernier ressort, que ma propre mort... « *Propre mort* »... mais qu'est-ce que cela veut dire, « *propre* » ?

Je sais que je ne pourrai jamais rejoindre la grande loyauté du théâtre grec, ni la sophistication sublime de l'âme en langage de Shakespeare; mais, accusateur, je ne crains pas la dérive, l'acmé de la fièvre, le vertige de l'existence sombre.

L'aile d'ange noir d'Artaud m'a soulevé en son temps... J'ai compris, avec lui, qu'existait un Dieu assoiffé d'humain.

Je pense ainsi que le crime devient une grande activité de désentrave-ment; il faut donc payer cela cher: « *Tu dois une mort à...* ». Nous sommes donc toujours déjà sujet d'un crime.

« *Assassiner me fait plaisir* », ont clamé tous les nantis des guerres mondiales! « *Il y a crime sous roche* », ont répondu les préposés aux civilisations, les chauffards de la culture... Car il n'y a qu'une façon de s'asseoir dans l'oubli: ne pas s'arrêter dans le crime, comme Macbeth, ou comme disait Freud: « *Quand les communistes auront tué tous les bourgeois, que leur restera-t-il à tuer?* ». L'histoire a répondu: inventer de nouveaux bourgeois. Va-t-on comprendre que le pire crime d'humanité est le consensus du « *contre* » et de l'« *anti* » ?

Au moins le théâtre, comme le rêve, pose-t-il le monde en trop! A chaque fois le théâtre est alors un nouvel âge du monde, un nouvel ordre humain, une conversion platonicienne.

Il y a eu une liturgie du deuil après la Première Guerre mondiale. J'ai tenté d'activer ce rituel avec ma trilogie des Barbares.

Y a-t-il une liturgie possible après la Seconde Guerre mondiale? Elle qui a célébré à froid la fin de l'homme, son extermination de corps et d'âme, préfigurée dans les activistes pacifistes qui l'ont suivie? Où faut-il aller? Ce théâtre, le mien, dans sa dissemblance, cherche sa Lolita!

Cette pièce ne craint pas d'aller jusqu'au mélodrame allégorique – où s'égarait naguère le théâtre dit du patronage: mais je me refuse à mépriser la sincérité du théâtre du patronage. Si j'avais une œuvre à invoquer pour spécifier à la violence de son imprégnation, ce pourrait être le film d'A. Guerman, *Kroustaliou, ma voiture!* – que l'on peut comparer, sur le mode analogique, aux films d'Eric von Stroheim. Les mondes totalitaires – nazisme, communisme – ont vécu du crime et tenu par le crime. Nous avons été nazifiés et marxifiés. Le crime hante tout autant nos démocraties, comme il a hanté les Révolutions (1789 en France, 1917 en Russie). Il y a de l'organique dans le crime, individuel ou collectif. L'art peut y aider en l'exacerbant. L'illusion – totalitaire – serait de croire qu'il pourrait être ou prophylactique ou résolutif.

La démence de la mort où s'enracine l'art théâtral est seule capable de nous réveiller d'une existence endormie et soporifique. La civilisation occidentale a secrété *Roméo et Juliette*, *Tristan et Iseut*, œuvres placées sous le signe

*d'un amour charnel et spirituel à la fois. Plane aussi, sur nos têtes, le violent amour d'Antoine et Cléopâtre tel que le rêva Shakespeare. Cet engagement de corps et d'âme n'appartient pas qu'à l'illusion de l'art – théâtral, poétique, musical. La réflexion de Shakespeare sur le théâtre est d'un terrible pessimisme : ainsi, dans l'extraordinaire mort de Cléopâtre – sa vie vécue et pensée par la vie, n'est-elle pas d'une telle unicité qu'elle se refuse à la voir bafouée, ravalée, détruite par... le théâtre ?*

*« Des comédiens hâtifs nous brocarderont au pied levé,  
Parodiant nos orgies alexandrines...  
Et l'on verra, en Cléopâtre, un travesti caquetant  
Chevroter ma grandeur en posture de putain. »*

*Et pourtant, c'est un « rôle » de théâtre qui dit cela, et non un être de pure contingence... Ah, que Genet n'a-t-il pas lu cela, lui dont les « travestis caquetants » fécondent le théâtre – un théâtre tout d'épures abstraites.*

*Si, dans cette pièce qu'on va lire, le théâtre ne « sauve » rien, j'entends qu'il puisse encore nous renvoyer à cette « conversion » platonicienne de l'échange d'amour théâtral – ici celui de Fernande et de Nunusse, d'un enfant et d'une vieillard, d'un puceau de théâtre et d'une « roulure » de scène, d'un nègre et d'une blanche criminelle !...*

*Si Kafka a prédit : « Ici, tout le monde à sa place »... c'était aussi façon d'annoncer la démagogie à venir du « théâtre de la culture ». L'enchantement ne peut plus sourdre que de l'insensé. J'en ai tenu compte... Si je mets en scène un Ulysse Centurion, jardinier de Pont-aux-Dames, ce n'est pas par souci « psychologique » – j'ai d'ailleurs connu un Ulysse jardinier qui ignorait que, par son nom, il était héros de l'Odysée. Ce qui est réel ici – par irréalité –, c'est que la mythification dont j'affuble ce personnage, en se démystifiant, donne un tour de vis à la vérité « fonctionnelle » de l'homme en situation. Il s'agit là d'une personnification, non de la création d'un personnage immuable sur la noble échelle des « grandeurs ». Mais, après tout, les Grecs ont procédé ainsi avec les héros de l'Iliade et de l'Odysée...*

*Ne pas seulement regarder la vie, ni seulement en rendre compte, mais la retenir, car il n'y a de vraie vie que passée... et ce seul « passage » nous tire vers le haut. Ce qui fut doit devenir ce qui n'a jamais été : peut-être est-ce aussi cela, le théâtre ?*

*Enfin, ceci :*

*Si nous tuons, nous renaîtrons sur terre, après notre mort... « et nous serons tués à notre tour dans cette seconde incarnation » (Chestov). Tel est, aussi, le théâtre.*

*Ce que j'ai cru sentir et comprendre, dans la suite des deux Guerres mondiales, c'est qu'il y a eu « équilibre » du mal : chaque crime est compensé par un autre crime. La Première Guerre appelle la Deuxième... et quant à la Troisième ?... La génération de la Deuxième a certes été plus criminelle que celle de la Première... Quid de la Troisième ? Sera-ce une guerre céleste ?...*

*Pont-aux-Dames est un lieu-dit connu surtout parce que s'y trouvent installée, avant la guerre, la maison de retraite des artistes dramatiques. Fondée par Constant Coquelin vers 1900, cette institution avait succédé, bien involontairement, à une abbaye de religieuses bernardines qui remontait au Moyen Âge, puis à une demeure où séjourna Madame du Barry, disgraciée, avant sa décapitation (« Encore un instant, Monsieur le bourreau ! »)...*

*L'action se situe en 1942. J'ai situé Pont-aux-Dames, de la commune de Bogodin, en zone occupée – ce qui fut exact – mais à proximité d'une autre commune rivale, Le Tartre-Gaudran, elle en zone libre – ce qui est purement inventé. Je tenais à ce que la fameuse Ligne de démarcation sépare les deux communes : cette ligne que certains devraient franchir à tout prix pour pouvoir survivre.*

*Un vieil acteur, Mario Virlet, fait répéter une médiocre pièce de patronage comme il s'en écrivait beaucoup à cette époque. Je l'ai mêlée, par étapes successives, à l'action même de ma pièce. Au fil de ce jeu quelque peu allégorique, les personnages et les intrigues vont converger à la fin vers une autre pièce : le Roméo et Juliette de Shakespeare. L'ensemble est ainsi une sorte de palimpseste ouvert à toutes les non-convenances dramaturgiques – ce qu'on appelle habituellement du « théâtre dans le théâtre ».*

*La pièce de Mario Virlet s'intitule L'Armée céleste, car il croit que seuls des anges exterminateurs arriveront à vaincre l'occupant nazi qui se rêve ici comme l'ordonnateur d'une Nature fascisée. Il espère que sa pièce sera, un dimanche de représentation, un acte terroriste et meurtrier (contre l'occupant). L'intrigue, qui progresse par à-coups et accueille des épisodes visionnaires, n'est dès lors qu'une suite d'actes manqués – comme est la mort dans l'histoire...*

## LES PERSONNAGES

*Ce sont davantage des personnifications en évolution que des personnages fixés.*

## Les vieux acteurs :

MARIO VIRLET : *Vieil acteur (quatre-vingts ans), auteur de la pièce L'Armée céleste que l'on est en train de monter. Beau parleur lyrique. A joué Roméo autrefois.*

MAURICE LESAGE : *Directeur de la maison de retraite, moins âgé. A été aussi acteur. A aussi joué Roméo. S'est compromis avec l'occupant.*

FERNANDE BOUILLET : *Vieille actrice (soixante-quinze ans). A joué Juliette. A été la maîtresse de Mario. C'est l'empoisonneuse.*

JESSICA DREYFUS : *Vieille actrice, d'âge voisin. Une douce folle déjà égarée. A aussi joué Juliette. A aussi été la maîtresse de Mario. Comme son nom l'indique, elle est juive – donc se cache.*

*Les vieux acteurs portaient encore, à cette époque, pour les messieurs, la lavallière autour du col ; et pour les dames, robe noire et le visage poudré à blanc.*

## Les enfants :

JEANNOT : *Un gamin (dix-douze ans) du village de Bogodin. Mario, dans sa pièce le fait appeler « Aldo » ; il incarne aussi, au passage, la Comtesse de Crécy. Mario veut en faire un « Grosmalin ».*

NUNUSSE : *Un gamin du même village et du même âge, élevé avec Jeannot. C'est un enfant noir, né d'un administrateur des colonies et d'une servante africaine. Mario, dans sa pièce, le fait appeler « Fabrice ». A la fin, c'est lui qui jouera Roméo.*

MADELEINE : *Un gamine du Tartre-Gaudran (zone libre). Elle a dix ans. Elle sera « Melitta » dans la pièce de Mario.*

JEANNETTE : *Elle aussi fillette du Tartre-Gaudran (dix ans également). Sorte de doublure de Juliette. Désignée comme « Chloé » par Mario dans sa pièce.*

*Les figures de Roméo et Juliette sont mythiques. Ce ne sont pas des rôles*

*à proprement parler, mais des figures idéales – qui sous-tendent cependant toute action théâtrale, et vers lesquelles tendent les enfants... comme vers un point ultime de « possession ».*

*On peut faire jouer les enfants par de jeunes adultes.*

Les employés de la maison de retraite :

ULYSSE CENTURION : *Un jardinier.*

DÉVOUÉ LEBEUF : *Un homme de peine.*

SAPPHO : *Une infirmière.*

PRINCESSE : *Une femme de chambre.*

Les officiers de la Gestapo :

OTTO BRANDT : *Capitaine (« Le Chef »).*

MAX REDECKE : *Dit « La Soubrette ».*

RUDOLF REILE : *Dit « La Chatte ».*

*(Des hommes portant ces noms ont sévi rue Lauriston, célèbre centre de torture de la Gestapo à Paris.)*

BERNARD DONANGE : *Dit « Jojo-les-gros-bras ».*

ARNAUD LE FOU : *Dit « Gestapache ».*

*(Ces deux derniers personnages sont français, mais enrôlés par la Gestapo.)*

*Pour réduire le nombre des acteurs, le rôle de ces officiers (hors celui d'Otto Brandt – qui se détache comme patron d'exécution) peut être tenu par les quatre employés de maison, hommes et femmes. Ce qui, dans ce cas, porte le nombre total des acteurs à treize.*

Les mannequins

VON KARBACH.

BOEMELBERG.

HEYDRICH.

HIMMLER.

HITLER (*ou « l'être suprême »*).

*Chacun de ces cinq « personnages » est figuré par un mannequin portant une pancarte sur laquelle est inscrit son nom.*

#### LES LIEUX

*La pièce se déroule en trois « Actions », chacun d'elle ayant pour cadre un lieu particulier.*

*Action première : Une scène de théâtre, dans la salle des fêtes de la maison de retraite. Le lieu scénique proprement dit est surélevé. Le décor de cette « scène » (panneaux, toile peinte au fond) représente lui-même un théâtre en plein air, dans un parc planté de grands arbres.*

*On pourrait sous-titrer cette Action première « A la pointe du crime ». Mario Virlet y dirige la répétition de sa pièce L'Arme céleste, pour la « fête-attentat » du dimanche suivant.*

*Action deuxième : Une salle d'interrogatoire (et de torture) au Centre de la Gestapo de la ville voisine. On pourrait intituler cette Action deuxième « Le crime au rendez-vous ».*

*Action troisième : Retour à Pont-aux-Dames, mais dans le parc cette fois, avec son théâtre à colonnes (souvenirs de Mounet-Sully et de Sarah Bernhardt). C'est le jour de la Fête-Dieu – fête des roses. Le sous-titre de cette Action pourrait être « L'enchantement du crime de mort ».*

#### LA MUSIQUE

*On peut convoquer, pour l'Action première, un musicien jouant du cor ; pour l'Action deuxième, un petit orchestre de bastringue de style musette, dont le son dérape volontiers ; et pour la troisième, recourir au « Cristal Baschet », pour sa sonorité féerique.*

*Mais il s'agit là de choix indicatifs : on peut imaginer d'autres possibilités encore.*

## ACTION PREMIÈRE

*Une scène dressée au bout de la salle des fêtes. Toile peinte au fond, évoquant un parc ombragé de grands arbres. Sont disposés çà et là les divers accessoires nécessaires à la représentation de la pièce qu'on est en train de répéter : feuillets de texte, une malle, quelques costumes de théâtre, des épées, des poignards (en bois).*

*Venu du fond de la salle, Mario Virlet va monter sur la scène : il allume des projecteurs, une rampe... Il est seul, il a un texte dans la main.*

MARIO : – La folie à Pont-aux-Dames !... c'est cela ! Sortons de notre retraite de vieux comédien. Retrouvons la folie de jouer – pas moi, le petit... Aldo. Il s'appelle Jeannot en fait... Dimanche, le grand jour !... Cette folie, ma pièce : « L'Armée céleste »... Titre trompeur... Dimanche, ce sera... le feu à la baraque... l'attentat... Dimanche, le jour de repos du Seigneur... l'attentat, ici, dans cette salle, contre les Schleuhs, les Boches, notre directeur Maurice Lesage, tous ces collabos... et puis, nous, tous les vieux qui ne servons plus le dieu, le vrai, celui du théâtre...

Ah, nous n'étions que de vieux acteurs, dignes et solennels... dépendants de notre seul passé de planches, de vertige et d'illusion... Mais le voilà, le vrai vertige... Dimanche... « L'Armée céleste » : des anges, exterminateurs. Roméo et Juliette qui se mettent à tout massacrer... une fois morts... (*prenant de l'emphase*) à la Ligne de démarcation, Mesdames, Messieurs... On passe la ligne... « Mesdames, messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de... » et cela saute et nous avec !... Des morts... on ne sait pas qui... Pourvu que j'y sois... (*Un temps.*) Jadis, nous étions morts ! (*Un temps.*) Non, je n'étais pas un acteur miteux... mais une bouche de feu, comme à Verdun... le grand oubli d'être déjà mort ! Roméo, je l'ai été souvent, à la Porte-Saint-Martin, et je savais mourir. Dimanche, je saute... incarnativement ! Mort pour la France... mais sur une scène ! La scène du monde, de l'amour et de la guerre. Vieux jeu ! Mort avec la France, mort dans la France. Mieux que du Rostand, ce coq enroué ! Elle résiste, elle

au moins, ma pièce sulfureuse et guignolesque ! On débouche le champagne. C'est un fracas. Ce qui est important dans le champagne, c'est le bouchon : il saute !

*Il feuillette son texte.*

Dans ma pièce, on est aussi en pleine guerre : deux hommes se haïssent et se font la guerre... C'est vrai, ça recoupe notre histoire : Bogodin où nous nous trouvons et Le Tartre-Gaudran, de l'autre côté de la ligne – de démarcation !... J'y pense seulement maintenant.

Un vrai conflit est toujours géographique. Dans ma pièce, l'occupant, c'est l'Anglais – bien sûr, c'est un camouflage de la situation actuelle... Aldo, c'est le jeune Prince, un Français « d'oc ». J'ai choisi ce prénom, bien sûr, en pensant au mien : Mario, le Rital... Tout doit être caché.

*Un temps.*

Roméo, je me souviens de ta douleur. Quand je jouais, je m'asseyais dans cet oubli, pour mieux être là. Pour mieux jouer. Je tuais déjà quelqu'un... (*Un temps.*) L'oubli !... Nous sommes en 1942, en pleine occupation allemande, vaincus désespérément... j'ai quatre-vingts ans... Verdun, c'est très loin... (*Il se bouche les oreilles.*) Arrêtez de chanter en mesure, les Schleuhs !... au pas cadencé... à coups de bottes... On dirait des spectres qui se hâtent ! Tout se confond, lauriers, musique, chapeaux, croix gammée et... à genoux comme dans l'histoire des vaincus ! (*Un temps.*) Je vais les réveiller, les morts de Verdun... Ah, nous l'avons, aujourd'hui, notre Pétain, le « décourageur » !... Oui, résister au découragement... un vieux cabot, moi, le dernier souffle ! Expire, bonté du mal !... Ah, c'est le brouillard dans ma tête... des jets de sang... enflammé... Oui, je ne me suis jamais marié... J'aimais trop les femmes. Fernande... oui... Jessica... oui encore. Ah, je suis aux abois. Dimanche, ce sera la curée... mais entre bêtes... La vraie justice ! Le manuscrit de ma pièce pourra flamber avec les fous du meurtre... Au feu ! Au fou ! Comme à la forge... Le festin des crimes... Moi, je ne prends pas la Pose !

J'ai mes petits acteurs... bien sûr des gosses. Tout l'hiver ils sont venus me voir. Je les faisais déjà répéter. Ce sont des enfants... un peu trop brillants... mais déjà hérétiques... Dimanche, ce sera l'enchantement... l'enchantement de la mort... pour eux aussi, peut-être... mais qu'est-ce que cela fait !... La mort aime les enfants !

Je rêve... noir ! Ma pièce, c'est du patronage... mais elle peut rendre hémiplegique, aphasique... mes enfants de troupe. Ah, Roméo ! Ah, Juliette ! Ce ne sont plus des petits nuages, ni de la neige artificielle qui tombe des cimes sur une scène de hangar, comme au théâtre d'aujourd'hui... Roméo, ce n'est pas une tige pâle, Juliette, ce n'est pas de la « fanerie »... Ils feront pièce – oui, « pièce ! » – aux Schleuhs, avec leur croix de gamme, leurs pauvres diaprures figées, leur médaillon de foie gras de croix cassée aux angles...

Oui, ma pièce, c'est encore un frisson de paysage : Le parc de Pont-aux-

Dames, des grands arbres, leur frondaison altière... Tiens, c'est vrai, la Ligne de démarcation coupe le parc en deux (*Il rêve* :) Donc, Aldo, c'est le prénom italien de mon petit héros – c'est Jeannot qui va le jouer, il a du sel, ce gamin. Aldo va rapter sa belle à l'abbaye de Pont-aux-Dames, sa belle Melitta – je n'ose pas encore dire Juliette –, captive de l'affreux Prince sanglant : un English, enfin un Schleuh camouflé, bien sûr... c'est ce que l'on comprend le moins qui est le plus important... Ah, une astuce, une stratégie, digne des mélodrames du Boulevard du Crime. Je déguise Jeannot-Aldo-Roméo en Comtesse de Crécy, la bienfaitrice de l'abbaye des religieuses... et le tour est joué. On va répéter cela tout à l'heure. Qui veut la fin veut les moyens ! Une ruse de « gros malin » de Bogodin... Ah, mon Jeannot... il fera ça très bien.

Jeannot ! (*Un temps.*) Aldo ! (*Un temps.*) Roméo ! (*A lui-même* :) Tant que leurs ailes poussent, je ne chanterai pas !

Et puis, vroum, crack !... le bruit d'enfer... Le tour est joué... on comptera après ! L'essentiel n'est pas là, vieux fou ! Mais où sont donc les enfants ?

*Il cherche, jette un œil dans les coulisses, secoue le rideau de scène, découvre enfin, tapis dans un coin, les deux enfants, Jeannot et Nunusse, endormis. Il les tire, les réveille, leur donne un texte.*

Vous devez le savoir par cœur, maintenant, votre texte... mais vous pouvez jeter un coup d'œil sur le cahier. Vous dormiez ?... Si vous rêviez encore, c'est moi qui aurais joué la pantomime ! (*Il rit.*)

Allez, on reprend... On a enjambé le premier acte. Nous sommes à la scène de l'Abbaye. Eh bien oui, Pont-aux-Dames, avant d'être une maison de retraite, était une abbaye, à la fin du Moyen Age... pendant la guerre de Cent ans... Jeanne d'Arc... et puis, plus tard, la Du Barry, la favorite de Louis XV, exilée, recluse... avant le cou coupé : « Encore un instant, Monsieur le bourreau !... » C'est de l'histoire, tout cela, de l'âge – de l'histoire en condensé... Nous, c'est la fin de l'histoire !... Bon, vous ne comprenez rien à ce que je dis... On reprend... N'oubliez pas qu'avant ma pièce, on joue « Le Noël de Satan », « La Sarabande des coquelicots »... et « Le Monde des statues ». Elles durent un quart d'heure chacune : du vrai patronage... elles ont été écrites par nos deux rivales ex-Juliette, Fernandé et Jessica... c'est de la fantaisie, des amuse-gueules... tout juste pour mettre en appétit, avant le chef-d'œuvre, « L'Armée céleste », drame en trois actes de Mario Virlet...

Vous savez, mes enfants, les Allemands – ils seront dans le public, les Schleuhs –, ils aiment beaucoup les arts, la musique surtout... la musique, ça aide et ça camoufle. On ne leur dira pas que Jessica est juive. On a changé son nom dans le programme. Elle sera « franc-comtoise ». Le directeur, notre Maurice Lesage, n'en sait rien. Il va le découvrir. Il est capable d'en faire part aux autorités allemandes...

Alors, tous les deux, maintenant, je vous nomme (*à Jeannot* :) toi, Aldo !... (*et à Nunusse* :) toi, Fabrice !... Italia fara da se !... Quand la France est déconfite !...

Allons-y... n'oubliez pas qu'à la fin, vous devenez des anges et que vous tuez tout sur votre passage !...

Aldo, à toi, lis !

*JEANNOT-ALDO* : – Je veux jouer Roméo !

*MARIO* : – Commence par Aldo ! Roméo, il faut le prendre par-dessous... creuser le rôle, remuer des couches de terre différentes... Par en dessous... en strates... C'est comme ça que je l'ai joué, moi. C'est cela, des ruses de gros malin... comme à la foire... Le truc, c'est aussi le miracle. Pas de miracle sans truc. « Lève-toi et marche ! »... c'est ce que tu dis à ta parole quand tu dois la mettre debout, en la crachant de l'orifice du cratère... de ta bouche... (*Il pince la joue de l'enfant.*) C'est ça, le miracle : il n'y a rien, le volcan est éteint et tout d'un coup, il crache... c'est comme... (*Il se ravise* :) Non, tu es trop petit ! Gros malin de Bogodin ! Le cratère !

*NUNUSSE* : – Moi aussi, je veux jouer Roméo !

*ALDO* : – Non, pas lui ! D'abord il est noir !

*MARIO* : – La lave est souvent noire ; elle coule mieux. Oui, mon Fabrice, tu seras aussi Roméo. Mais tu t'appelleras Fabrice avant. Roméo sera ta dernière marche. Bien sûr, tu sèmeras des doutes : l'apparence, tu comprends. Paraître, c'est toujours douteux ! On ne sait pas encore si c'est vrai ! Jusqu'au deuxième acte, c'est Aldo qui fera penser à Roméo. A la fin, ce sera toi, Nunusse... quand le public sera bien en accord avec l'identité retrouvée, celle de Roméo ! Tu le joueras à la fin, mon Nunusse-Banania. Mais pas avant. Ce sera bien que tu sois noir, à ce moment-là... quand il meurt noir... enfin banania... C'est au nom de l'apparence qu'on massacre et qu'on tue... Ce n'est pas encore par haine... Ce n'est que parce qu'ils ne sont pas encore noirs... qu'ils décident qu'ils ne le seront jamais. L'apparence ! Regardez les Schleuhs : collectivement apparents... alors ils suppriment ceux qui n'ont pas leur apparence (*Un temps.*) C'est pour cela qu'il faut les tuer avant...

*NUNUSSE* : – Les tuer ?

*MARIO* : – Oui, avec le théâtre, évidemment... Seul le théâtre sait ce qu'ils sont : rien... des apparences qui apparaissent... Regarde Shakespeare, l'auteur de Roméo, après d'autres apparences de Roméo... il en a fait son enfant... Qui c'est Shakespeare ? Casane ? Callyphe ? Un populo ? Un aristo ? Un avorton superstitieux ? Un génie de l'encrier ? (*Un temps.*) Vous êtes des mêmes minables tous les deux... Vous mettez la fin au début. Il faut être barbare, tuer du Schleuh ! (*A Jeannot* :) Aldo, sais-tu donner un coup de poignard ?

*JEANNOT-ALDO* : – Je sais arracher les ailes des libellules.

*MARIO* : – Comment vas-tu jouer la suprématie de Roméo ? Comprendre que, pour lui, la terre, l'air et le ciel, écume et fange, sont l'asphalte d'un cœur brûlant... Vous aimez-vous au moins, tous les deux... en dehors des petites bagarres ?

*LES DEUX ENFANTS (s'embrassant)* : – Oui, nous nous aimons.

*MARIO* : – Eh bien, vous ne serez pas trop de deux pour prendre le chemin

du combat à la mort... Nunusse, c'est bien que tu sois noir ! Roméo passera alors inaperçu.

*NUNUSSE* : – Mon père est blanc, ma mère est noire... Ils se sont connus en Afrique... aux colonies... Ma mère servait mon père... à tout... c'était ma mère.

*JEANNOT* : – Moi, je veux plus tard me marier avec Madeleine et lui avec Jeannette... mais nos parents ne le veulent pas. Le Tartre toujours contre Bogodin. Les parents !... Des faux lutteurs... (*Faisant des phrases* :) C'est comme une badine qui fouette les tourelles... Nous avons Pont-aux-Dames et... vous, Monsieur Mario... on vient vous voir, à Pont-aux-Dames, comme si on y entrait casqué, à cheval, une plume au bonnet qu'on fait sauter en l'air... comme des soldats de guerre et... comme des soldats de paix le jour où leur âme un peu lasse calme leurs voix ébréchées de conquêtes...

Ah, l'espoir des vies sauvées !... les humbles couleurs de rêve...

*MARIO* : – Quoi, déjà Roméo ?

*NUNUSSE (s'agenouillant devant Aldo)* : – Seigneur, rendez la ville. Sauvez nos enfants, sauvez nos femmes, sauvez-nous...

*MARIO (le relevant et les embrassant)* : – Mes chéris ! Même si vous mourez d'une mort rapide, vous saurez affronter les supplices qui défendent les villes ! Ne parlez plus. Foncez (*Un temps*.) Répétons... Habillez-vous !

*Les deux enfants revêtent des costumes de scène rudimentaires. Mario les déguise. Couronnes de lierre... épées... poignards...*

*LES DEUX ENFANTS (ils chantent en musique, épée en main)* : – « A la pointe de l'âme ! »

*MARIO* : – Alors, pas de quartier ! Céder ? Jamais !

Oui... oui... ma pièce... du patronage mais... surnaturelle... Mes enfants, ouvrez la bouche... fermez le reste... pour la grande ouverture. Toi, Nunusse, tu es Fabrice et puis le Prince sanglant. Tu es le dieu noir : tu rampes. (*Bas, à l'oreille* :) Tu sais, Hitler n'aime pas les nègres... Rappelle-toi, les Jeux Olympiques... Jess Owen... Mais hisse Roméo sous Fabrice et Fabrice sous Nunusse !... Fais l'étendard. Saute à la corde et sois le porte-parole de l'Occident, toi, le Nègre !

Toi, Jeannot... Je vois Aldo pendu à bout de chaînes et de cordes au-dessus d'une mare de chaux vive. Cible de mort, ton courage est intact. Gibet d'enfant, des maux et des morts... rien n'abat le Roméo sans peur ! (*Hors de lui* :) Moi, le vieillard hors course, j'ai écrit cette pièce sublime qu'on ne va jouer qu'une fois, où des anges à la fin plongent leurs glaives dans le cœur des chevaux frais de nos brutes sanguinaires.

*On peut entendre une voix off, ou dite par le musicien, ou bien deux voix mêlées :*

– Terrible angoisse pour les mères de ceux qui se battent à la guerre !

– Divin orgueil pour les mères de ceux qui meurent pour le Reich !

*MARIO (continuant)* : – Je ne sais plus ce que je dis. Présage ? Prophétie ? J'ai la rage au cœur...

Aldo, tu te sens en colère au dos de tes pensées. Il faut délivrer Melitta... Je rappelle que Melitta, c'est Madeleine qui la joue... bien sûr, elle sera Juliette, plus tard, comme une tempête qui ne se laisse pas présager.

Jeannot-Aldo, tu te déguises en Comtesse de Crécy. Celle qui s'est rendue à l'abbaye de Pont-aux-Dames visiter les religieuses bernardines et empêcher qu'elles soient enrôlées comme soldates dans l'armée d'occupation. Des femmes-soldats, c'est fou, non ! Je suppose que les Anglais voulaient d'abord les violer. Melitta est parmi elles, se cachant, mais convoitée par le Prince sanglant. Ce n'est pas juste *par l'histoire*, mais c'est plus vrai que l'histoire. L'historique, c'est moi qui en décide !

Cet artifice est pour mieux semer la terreur, mais je serai, moi, en vous... en vous tous ! Melitta, tu es, sous les voiles de la religieuse, la novice Juliette ! (*Grisé :*) Donnez-moi, anges et poignards, mon sommeil éternel. (*Il rit.*) Jeannot, c'est la ruse du paysan Grosmalin pour devenir Aldo et aller droit au cœur de Roméo. Tu vas te déguiser en Comtesse de Crécy ! Nous y sommes !

*Il lui tend d'autres vêtements, des loques plutôt.*

**JEANNOT :** – Non. Je n'aime pas me déguiser en fille !

**NUNUSSE :** – Moi, si ! En négresse ! Peut-être que le noir se verra moins.

**MARIO :** – Tu verras, à l'admirable Comtesse succédera cette belle plante des plaisirs du Roi – Louis XV – ... une courtisane, la Du Barry... On l'a écourtée... avec un grand couteau. Elle a dit cette phrase géniale : « Encore un instant, Monsieur le bourreau ! » (*Il rêve.*) Un instant... bien sûr l'éternité...

Inutile, c'est trop puéril ! (*Un temps – regardant vers le fond de la salle :*) Qu'est-ce qu'elles font, Fernande, Jessica, Madeleine et Jeannette, et puis les autres de la figuration ? Notre directeur a dû s'y prendre de telle sorte qu'ils ne puissent venir répéter. Le dirlingue ! Pfft... un jaune ! Maurice Lesage, un pétainiste apeuré. L'armistice lui suffit ! Même s'il s'en prend à moi, il a toujours été jaloux, je lui ai soufflé Jessica qui était sa maîtresse !... C'était un piètre acteur, trop étroit, mal aguerri, toujours en manque !... Un petit janissaire. Ici, il est bien à sa place. Il surveille. Il appelle cela diriger. Il opine devant tout pouvoir. Il ne cesse d'opiner. Il se nourrit de rien : il n'a rien. Il croit que dès qu'il hoche la tête, il rame... mais la barque n'avance pas. (*Un temps.*) La langue de dirlingue va trémuler. Tes Schleuhs, tu les auras dans ton casier, ton lit, ton café... comme des boas... constrictor. (*Il rit.*) Ah, il l'aurait bien voulue, la Fernande, mais il n'a eu que Jessica, et encore ! Il est devenu eunuque !

*Aux enfants :*

Mes garçons, avez-vous regardé vos parents faire l'amour ? Oui, même toi, Nunusse, dans ta case africaine ? Avez-vous vu votre mère dans l'impudicité, dans les bras de votre père ? Alors, soyez plus forts que lui, mieux que lui, comme si « l'Homme » c'était vous ! La nuit de Juliette avec Roméo... Bien dit, bien fait, mes gaillards ! Tailladez, tailladez ! Battez-vous, vous

serez des rois ! (*Un temps.*) Bon, je me laisse encore entraîner à mes divagations... J'aurais dû mettre cela dans ma pièce. (*Un temps.*) Je ne sais pas écrire. Je ne sais que me venger. Vite, un oignon, j'ai un œil de clown ! Tiens, lis, Jeannot !... Non, Aldo !...

*JEANNOT (lisant) : – Est-ce toi, Juliette ? Je suis Roméo ! (Ne lisant plus :) Vous nous avez parlé de drôles de choses que je ne comprends pas bien... Je ne veux pas tuer mes parents... je ne suis jamais entré dans leur chambre la nuit. (Un temps.) Et toi, Nunusse ?*

*NUNUSSE : – De toute façon la nuit est noire ! (Il rit.) Et puis il y a des rats... (Il s'arrête brusquement.)*

*Arrivent par le fond Fernande, Jessica, Madeleine, Jeannette, puis l'infirmière Sappho et la femme de chambre, Princesse, enfin les hommes de peine : Ulysse Centurion, jardinier, et Dévoué Lebeuf, homme de peine. Ils portent sur les bras des défroques de théâtre.*

*MARIO : – Ah, les voilà, les belles et les braves ! Montez ! Montez !*

*Au fur et à mesure qu'ils montent sur la scène, Mario fait l'aboyeur :*

La petite Madeleine – Melitta dans ma pièce, Juliette I dans la pièce de l'Autre : Monsieur Branlepoire dit Shakespeare !

La petite Jeannette – future Chloé, Juliette II... Des prénoms grecs, c'est un gage de valeur.

Mignonnes ornées de couronnes et de voiles, vous serez d'abord des religieuses, impératrices du monde...

Sappho, notre infirmière, l'assoiffée de Lesbos. Je me demande pourquoi tes parents t'ont prénommée ainsi...

*SAPPHO : – C'est une fatalité, devenue expérience... (Elle rit.)*

*MARIO (continuant) : – Princesse, femme de chambre, viole de gambe narquoise, sang bleu de l'Europe !...*

Dévoué Lebeuf, à la voix soyeuse de mâle enamouré, homme des ampoules et des robinets au plomb inclassable. Il y a beaucoup de fuites ici... (*Il rit bêtement.*)

Et toi enfin, Ulysse Centurion : la ruse on la mange, mais il faut bien l'arroser de pleurs et d'angoisse... mâtiné de Grec et de Romain !

*Ils s'installent tous sur la scène : distribution des textes ; chacun s'affuble d'un costume... Musique.*

*MARIO (faisant le metteur en scène) : – La visite de la comtesse de Crécy à l'abbaye... en sous-main le rapt et le meurtre. Offrez votre sang, mes petites souris, donnez le feu... déchirez... lacérez... à la pointe de l'âme ! Retrouvez Juliette... Tuez... tuez !... Sauvez la France... contre ses occupants anglais... schleuhs... qu'importe ! (*Un temps.*) Oui, c'est moi qui parle, le vieux... (*Désignant la toile peinte :*) Regardez ! Le soleil descend sur les arbres du parc... ils frémissent d'impatience... (*Un peu délirant :*) Laissez enterrer les soldats !... Douaumont... l'enfer... Dieu de la guerre, détruis nos murs !... Mise à sac... vite mon tank !... mon char !... mon trône !*

*Il se calme :*

Madeleine, je te l'ai bien dit, tu joues Melitta – c'est-à-dire Juliette, mais personne ne le sait... à peine, toi... Tu es habillée en religieuse... mais Jeannot-Aldo-Roméo a bien vite reconnu sa Reine, comme Jeanne à Chinon a reconnu son roi. (*Grandiose :*) Vous, Jeannette-Chloé, vous, Sappho, et vous, Princesse, vous serez aussi des religieuses, cachant Melitta, la convoitée... et puis... et puis... (*Arrivent alors Fernande et Jessica, vieilles actrices grimées.*) Les voilà, les jeunes filles qui ne vieilliront plus... mes esprits débrumés et, je peux bien le dire, (*plus bas :*) mes amies de chair et d'os !

*Il les fait monter sur la scène. Salut des hommes aux deux actrices, révérences des enfants, réponse des deux saluées...*

*TOUS :* – Pitié ! Pitié ! Pitié !

*JEANNOT :* – Enfin Roméo, avec elles et pour elles !

*NUNUSSE :* – Enfin Roméo, avec elles et pour elles !

*MARIO :* – Oui ! oui ! oui ! (*Brutal puis solennel :*) Toi, Aldo, en comtesse de Crécy ! Toi, Fabrice, en Prince sanglant !

*Tous applaudissent sans savoir pourquoi... ou s'impatientent.*

*ULYSSE :* – Faut-il changer nos traditions de légende : grimés, le rôle par cœur et... tête faite ?

*DÉVOUÉ :* – Nous devons montrer aux Dames, à toutes les dames... (*Il englobe Aldo en comtesse de Crécy.*) Montrer à tout Pont-aux-Dames... la mort... les enchantements de la mort !

*LES FEMMES :* – Non !

*LES HOMMES :* – Oui !

*JEANNOT (transfiguré en Aldo) :* – Oui ! Non ! Sais-je qui je suis ? Oui, mon âme d'homme est d'instinct remuée !

*NUNUSSE :* – Courage ! Carnage ! Chaque tête au bout d'une pique !

*DÉVOUÉ ET ULYSSE :* – Alors, nous, on « sexe » ?

*MARIO :* – Les ouvriers, les hommes de peine, vous serez les hommes de guerre et de main... du Prince sanglant... avec des épées... (*Bas et concentré :*) Elles sont là, dans la caisse.

*Il rit de satisfaction. Puis sur un ton de bouffonnerie à la Marx Brothers :*

A Pont-aux-Dames, Fondation Constant Coquelin – le Cyrano du siècle ! Nous allons la lui jouer, au Cyrano, la bouffonnerie tragique, l'ultime résistance des théâtres...

*FERNANDE :* – Arrête ton bagout, Mario. Tu es vieux... ta pièce est... Mais on va la jouer quand même. Tu étais à Verdun, c'est sûr... tu as subi la tornade... mais ta tête est trop étroite maintenant pour contenir tout ce passé... (*Un temps.*) Mon compagnon... des heures vives... je ne peux plus être ta muse ! Tu exaltes une beauté qui, comme un rêve efféminé, nous obsède encore tous, mais ne nous ravit plus. Tu ne seras pas écouté... Ta pièce va... foirer ! Elle est sans mystère et sans grâce... comme toi... comme moi... comme Jessica... comme notre Directeur... comme Pétain... comme la France !... Aucune talent ne peut plus traduire cela !

*JESSICA (murmuré) :* – Oui ! oui ! oui ! oui !... Quenouille effilochée !...

*MARIO (cependant atteint) : – C'est cela ! C'est cela ! Femmes contre hommes. Crudité du verbe contre charabia obscène ! Ma pièce est médiocre, je le sais, mais elle est légitime... légale !... J'avais pensé à Corneille et c'est Monsieur Prud'homme qui s'est glissé dans l'encre de ma plume. (Un temps.) J'ai mal vécu... (il rit doucement) ou pas assez ! Encore un petit pet, Monsieur le bourreau ! (Se reprenant :) Allons, les enfants ! Déguisez-vous ! C'est tout ce qui nous reste !*

*Ils finissent de s'apprêter, s'aident les uns les autres, rient, s'esclaffent comme des enfants.*

D'abord, faisons la ronde. *(Tous se donnent la main.)* Le cercle, c'est ce qu'il y a de plus sûr contre l'attaque... Allez, c'est bouclé ! Silence ! Écoutez le bruit des yeux quand ils voient flamber les villes... quand ils veulent brûler les cœurs...

*Un temps. Musique.*

Punir l'orgueil des monstres, nous, les bienfaisants !... Il est encore des morts qu'il faut qu'on tue !

Que je vous nomme vraiment et vous assigne alors !... comme à Londres... Les messages chiffrés – toujours les Anglais !

*(A Jeannot :) Ton éprouvante singerie !*

*(A Nunusse :) Tes coquelicots pernicieux !*

*(A Ulysse :) Que je sache, il boite !*

*(A Lebeuf :) On a oblitéré le chardonneret !*

*(A Jessica :) Blanche de corps amer !*

*(A Fernande :) Ouvre l'avenue des tombes !*

*(A Sappho :) L'attendu d'un dieu !*

*(A Madeleine :) Elle est belle, la décombe !*

*(A Jeannette :) Viens à la gambille !*

*(A Princesse :) Que la reine avale son heaume !*

*Silence. Le cercle se défait. Fabrice et Aldo se refusent : moment de panique de Mario.*

*MARIO : – Aldo, Fabrice, vous êtes là ? Je me sens abandonné... J'ai cru voir des morts, d'entre les morts... Non, ce n'était qu'une expérience...*

*MADELEINE : – Monsieur Mario, pourquoi n'aimez-vous pas les femmes... puisqu'il faut, dans votre pièce, que Jeannot, pardon, Aldo, se déguise en femme ?*

*MARIO : – Pour être un héros, il faut être prêt à tout. Tout à l'heure, c'était le cercle de la lune. J'ai eu peur.*

*Mario rameute son monde :*

Sappho ! Princesse ! Melitta ! Chloé ! Fernande ! Sœurs de Rédemption !... Ah, Jessica, mets ton étoile... Une religieuse avec l'étoile de David... condamnée à être Jérusalem !

Et vous, les hommes, voilà vos épées, vos poignards. Prince sanglant, voici ta garde ! Ulysse et Dévoué !...

Cachez-vous sous vos voiles, Mesdames ! Comtesse, soyez royale !...

Messieurs, du sang aux lèvres ! Trébizonde à Pont-aux-Dames !... Ô théâtres, mes olifants ! Grosmalin, c'est moi. Je t'aime Aldo. Je vous aime tous. C'est mon soir de fièvre... Oui, je veux du cheval frais... Écoutez votre chance... sortez de votre immonde servitude de citoyens ! Souffrez mille morts ! (*Désignant le Prince sanglant :*) Voyez le bel officier anglais : c'est un bourreau !

*Musique.*

*Pendant l'épisode suivant, les acteurs suivent le texte écrit... et parfois le lâchent – selon leur invention.*

*MELITTA (jouant) :* – Petite fille ingambe, je regarde les arbres du parc. Les arbres ne sont pas verts, ils sont blancs. Mon cœur est blanc. Blanche de voile : c'est la neige qui a poudré mes joues pudiques, farinée comme les vieilles demoiselles. (*Au Prince sanglant :*) Monseigneur, on m'a dit que vous étiez un rustre inhumain... Vous voulez m'épouser mais, sous ce voile, j'ai donné mon cœur à Dieu. N'usurpez pas le nom glorieux de « guerre »... Dieu vous le reprochera... J'ai dit adieu aux miens. Je ne veux pas être anglaise. J'aime Aldo et pas vous.

*MARIO (bas) :* – Bien ! Bien !

*LA COMTESSE DE CRÉCY (Aldo) :* – Ma fille, mon enfant, tu ne seras pas possédée par ce serf de l'amour !

*Melitta fait une genuflexion, baise la main de la comtesse, qui se penche sur elle et lui souffle à l'oreille :*

Je suis Aldo ! N'aie crainte. Je vais montrer ma force, mon aimée. (*Un temps ; puis, bas :*) Oh, mon épée sera lourde !

*Jeannot se dévêt des oripeaux de la comtesse ; puis mime le rapt de Melitta ou des religieuses, ad libitum.*

*MARIO :* – Trop vite, mes enfants !

*LE PRINCE SANGLANT :* – Mon épée n'est pas lourde, moi ! Ah, c'est toi, Aldo... eh bien moi, je ne suis pas Fabrice, mais je suis Nunusse. Je te hais, Jeannot... tu le sais maintenant...

*MARIO :* – Qu'est-ce que tu fais, Nunusse ? C'est mal !

*CHLOÉ (en religieuse) :* – Nous, religieuses, sommes prêtes à nous battre. A mettre l'armée anglaise à genoux. Lacryma Christi !

*MARIO :* – C'est fou ! C'est fou ! Aldo, viens, tout de suite !

*Il prend Aldo et le fait tourner sur lui-même, à toute vitesse.*

Voilà, tu es prêt. C'est l'orgie !

*DÉVOUÉ ET ULYSSE (en soldats anglais, se prenant de bec avec des simagrées des Marx Brothers et sur le ton burlesque du limerick) :*

– Yes !

– No !

– Good !

– Bad !

– Echa... dai... daïna... do...

– Catch the nigger by his toe !

*LES DEUX :* –

There was a young girl from a band,  
 She jumped on a bus on the Strand,  
 Everyone fucked her  
 Except the conductor  
 Who tossed himself off with his hand

*MARIO* : – Vous êtes anglais tous les deux, c'est vrai ! Vous êtes frères. Vous êtes toute l'armée d'occupation... Vous avez beaucoup bu... simples soldats : l'orgie à plein temps, je vous ai dit. Pas de sédition. On n'est pas à Verdun ! Mais quand même... pas de cochonneries...

*DÉVOUÉ* : – C'est ça, dansons, piétinons les morts sur le champ de bataille.

*Ulysse et Désiré font quelques pas de danse maladroits évoquant une sorte de pyrrhique.*

*MARIO* : – Attention, les gars, vous devenez des anges, à la fin. Gardez votre souffle ! D'abord, vous allez être tués par Aldo ! (*Hurlant* :) Roméo !

*DÉVOUÉ LEBEUF (se prenant subitement pour un grand soldat)* : – Foi jurée devant le ciel (*lâchant le texte*), mon divin nom : Lebeuf, Dévoué, pour vous servir. Je venge l'ignominieuse offense faite à ma personne sacrée de soldat ! Un homme de peine !...

*ULYSSE* : – Flotte, étendard, je ne suis pas une concubine. Oui, toi, Prince sanglant, je te sers aujourd'hui, je te trahis demain. Je sors de ma cage. Maintenant, je suis un gai fricasseur. Regardez mon jeu de hanches. Ah, elles ont peur, les sirènes !

*FERNANDE* : – Ta pièce, Mario, est par trop prétentieuse, si obscure, si pleine d'amphigouris, que le public va mourir de rire et que tu seras traîné dans la honte : toi surtout... nous aussi, un peu... Arrêtons ce cirque !

*JESSICA* : – Il faut le mettre en cage et le garder captif, le tenir enchaîné... lui baiser les pieds, à ce dieu prisonnier...

Ô Mario, ton beau visage face au regard de tous les publics... Moi, je m'égare si vite !...

*MARIO* : – Je serai grandi par ma ruine ! Moi, je rends libre la Justice ! Vos costumes d'anges sont là, sur une chaise, dans la coulisse... Vous vous en revêtirez pour la scène finale...

Maintenant, c'est ville ouverte. Pas d'armistice. Messieurs, le crime est à vous...

*JESSICA* : – Et s'il faut que la douceur vienne d'une femme, courbe par devant, courbe par derrière et tendre à l'intérieur, je serai celle-là...

*Ils reprennent le fil de la pièce, texte en main ; Mario fait plus que jamais le metteur en scène.*

*MARIO (grave)* : – Messieurs, vous n'êtes pas des donateurs de crime. La nécessité l'oblige, c'est assez !

*ALDO (s'étant dépouillé)* : – J'ai peur que, devant tuer Nunusse costumé en Prince sanglant – et sa garde... Ulysse et Dévoué –, je les tue vraiment. C'est terrible de se laisser baiser les pieds par le jeu du crime... C'est le pire supplice de l'orgueil... Moi, enfant de douze ans, je le sais bien, et je ne l'ai pas

appris... Oui, j'ai peur, plus que si je voulais tuer mon père. Je suis désespéré... rien ne peut me retenir.

*Il poignarde Nunusse, puis les deux gardes, Ulysse et Dévoué – le tout sous la forme d'un mime avec musique.*

Oh, je suis trop libre maintenant, Monsieur Mario. Je n'ai pas su me retenir. Je les ai tués vraiment.

Les arbres du Parc vibrent au vent du printemps. Je t'enlève, Melitta !...

*Les religieuses sont en émoi ; Aldo arrache à toutes leur voile, en finissant par Melitta. Violente agitation scénique – mais toujours à la façon des Marx Brothers.*

ALDO : – Oh, mon amour !

MELITTA : – Mon amour !

CHLOÉ : – Et moi, qui suis-je ? Me croyez-vous faite pour le pot au feu ? Je veux être enlevée moi aussi !

NUNUSSE (à terre, comme mort) : – Mais par qui, mon amour ? Je suis mort !

MARIO (plus perdu que jamais dans son rêve de création) : – Dimanche, à l'aube, nous célébrerons le mai en fleurs... l'aube des roses... et... l'après-midi... il se passera quelque chose venu du Haut-Ciel !... Une céleste vengeance ! Ce ne sera pas un crime, mais un meurtre de justice. Le meurtre, on le venge... mais le crime on le mange ! Ah ! ah ! ah ! (*Il rit convulsivement.*)

Et l'on dira, c'étaient deux communes ennemies, deux peuples ennemis... Tout est ennemi... pas d'armistice !

Fernande est jalouse de Jessica, Jeannette de Madeleine, et Dévoué d'Ulysse... et le Dirlingue, de moi... Nunusse de Jeannot et moi... de Roméo... De ce Roméo inaccessible, que je n'ai jamais pu atteindre quand je l'ai joué... Pouvoir de la haine aux couleurs huileuses !... Pouvoir du monde qui ne peut raccorder ses bords !...

Dans cette faille, on dit que l'enfer est au ciel... Merci, mes enfants, de pouvoir dire cela ! Je suis sûr de notre victoire, dut-elle être aussi contaminée par le mal !

Fernande, prépare le philtre. Je te l'ai donné hier soir.

*Fernande sort un flacon d'une poche de sa robe. Elle en a pris deux, en fait, et subtilise l'un à l'autre. On doit comprendre que l'un des deux doit contenir un poison (arsenic). Elle tient le flacon avec comme un objet sacré. Attente.*

MARIO : – Tu ne dis plus rien, Fernande. (*Un temps. Puis, bas, toujours à Fernande :*) Tu ne dis plus que ma pièce est médiocre.

FERNANDE : – Elle est maléfique. Je suis prise au jeu. Arrêtons ! (*Un temps.*) Quand tu jouais Roméo, tu inventais des répliques qui n'existaient pas dans le texte. Je restais suspendue à ce vil hasard... Je fomentais alors les pires pensées de crime envers toi et... envers elle. (*Elle se tourne vers Jessica.*) Elle, elle est douce et folle, elle répondait à tes inventions. Votre dialogue était fait de fantômes... alors, la haine croissant, la mort venait à mes lèvres et je condamnais tout... ce théâtre, oui, plus vrai que les mensonges de la vie, plus vital que la vie... Jessica !

*LES RELIGIEUSES* : – Pitié ! Pitié ! Pitié !

*FERNANDE* : – Montre-lui la mort, Mario. Invente de nouvelles répliques. Tu le peux. Tu l'as aimée. Moi, je te trace le chemin. Elle ne survivra pas au poison... là... (*Elle montre le flacon.*)

*MARIO* (*croquant sincèrement que Fernande « joue »*) : – Oui, donne à Juliette un philtre, un élixir de sommeil. Donne-lui à boire. Le même flacon.

*JESSICA* : – Alors, je joue Juliette !

*Elle boit le flacon empoisonné que lui a tendu Fernande – qui tend l'autre à Melitta ; celle-ci, à son tour, boit.*

*MARIO* : – Embrassons-nous !

*Mario embrasse Jessica, Aldo embrasse Melitta, Nunusse embrasse Chloé, Ulysse embrasse Sappho, Dévoué embrasse Princesse. Reste Fernande, prise d'angoisse et de terreur.*

*CHŒUR DU BAISER SUR LA BOUCHE* :

Serpent de nos lèvres ouvertes qui se ferment...

Nos bouches, un museau à paroles,

Serpent magnanime

Bien plus que le sombre échange

Du théâtre piteux

Qui couleuvre sa ruine !

*FERNANDE* :

Le serpent ! Il entre en moi.

Je n'aurai plus de larmes. Je n'aurai plus d'espoir.

Elle va mourir et non dormir. Céder ? Jamais !

Revenir en arrière ? Jamais !

Je défendrais l'amour,

Le seul amour qui tue.

*MARIO* (*qui n'a pas compris où en était Fernande et qui la croit toujours dans sa pièce*) : – Elle va s'endormir. Vite un cercueil. Que nous la couchions dedans. Nous ferons croire qu'elle est morte et elle pourra quitter ainsi l'abbaye, notre petite reine juive !... Cortège, placez-vous là !...

*On étend Jessica dans un cercueil... Branle-bas du cortège qui cherche une sortie. On ne sait plus si on joue la pièce de Mario ou si se joue un autre charme : celui de cacher un être juif.*

*MARIO* (*en fin de cortège que la musique accompagne*) :

Shall I speak ill often that is my husband

I would forget it fain...

*LE CHŒUR DU CORTÈGE* :

Shall I speak ill often that is my husband

I would forget it fain...

*MARIO* :

Shall I speak ill often that is my wife

I would forget it fain...

*LE CHŒUR* (*idem*).

*MARIO* : – Action ! Action ! Mari et femme ! Marchez, cortège ! Cela se perd si facilement, la virginité de la parole... Aldo, tu vas donner à Melitta ce petit bout de papier (*il le tend à Aldo*). On y indique la cachette où tu dois la retrouver. Le lieu où les résistants cachent leurs armes...

*ALDO* : – Où je serai Roméo, à la fin !

*NUNUSSE* : – Où je serai Roméo, à la fin !

*ULYSSE* : – Quelqu'un a dit : « Écoutez les araignées qui chantent. »

*NUNUSSE* : – Les araignées ?

*JEANNETTE* : – Les mygales, c'est bon pour toi !... Tu n'es quand même pas un nègre empaillé !

*MARIO (après l'arrêt du convoi)* : – Avant... le soir... mes enfants, avant que les Schleuhs soient nos vainqueurs, vous veniez tous dans ma chambre... Nous lisions Shakespeare... en anglais... Vos bouches enchantaient mes oreilles.

*FERNANDE (lasse et amère)* : – Je les entendais de ma chambre voisine... J'avais peur que leurs parents s'inquiètent. Vous atteigniez minuit facilement. Mais qui s'inquiétait avant 40 ?

Tu te souviens, Princesse ? Et toi, Sappho ? Vous veniez souvent nous rejoindre.

*MARIO* : – Leurs parents faisaient l'amour. Ils n'avaient pas besoin d'eux.

*FERNANDE* : – Avec moi, tu ne le faisais plus ! Mais avec elle (*montrant Jessica dans son cercueil*), tu le faisais encore ! Elle a payé son tribut. Brûle son texte, maintenant, Mario... Mes enfants, adorer quelqu'un d'autre que soi ! Il m'a quittée pour elle. Je n'en pouvais plus. Quand il faisait l'amour avec moi, j'étais coupée en deux.

Je l'ai tuée, la doublure. La vie est unique. On m'a parlé de la Gestapo... comme un lieu de lois abstraites... mais solides... C'est ce qu'il me faut. (*Un temps.*) Je suis plus seule que lorsqu'il m'a quittée pour elle !

*MARIO* : – Ah, c'est toi qui invente du texte maintenant ! Tu y viens, à ce merveilleux crime. Mon texte ne te suffit pas. Le texte. Mon texte. Le renfort à tout ce qui échappe !

*ALDO* : – Alors, je prends le texte à nouveau... (*Il lit :*) Dis adieu à la France ! Et Heil !... Heil ! (*Il prononce mal le mot allemand.*) Heil, qu'est-ce que ça veut dire ?

*MARIO* : – Salut ! Demande à Fernande ce que cela veut dire « Salut ! »... Heil ! Tu peux faire un geste et penser à autre chose. Elle a fait un geste et a pensé à la même chose... Elle ne sait plus ce que c'est que le théâtre !...

Pourvu que nous n'allions pas échouer ! Nous sommes des traîtres professionnels. Un drame à l'abbaye... c'était prévu ainsi... Il fallait passer par là !

*Il montre la toile peinte du parc.*

Regardez le parc : lui aussi, il est coupé en deux par la Ligne de démarcation !...

*FERNANDE (répétant)* : – Quand tu faisais l'amour avec moi, j'étais coupée en deux !

*MARIO* : – Regardez les colonnes du péristyle... là où furent Mounet et Sarah. Regardez l'image nature de cet artifice... C'est celle de la France. Elle s'est courbée sur elle-même, comme un col de cygne convulsé, une image crispée, le malaise d'un instant... une défaite en plein cœur.

Adieu colonnes et péristyle. Adieu Mounet ! Adieu Sarah ! Je vous emmène à la mort par le crime.

Dévoué, Ulysse, Sappho, Princesse, Madeleine, Jeannette, Nunusse, Jeannot, je vous appelle ainsi pour la dernière fois. Vous, noms sacrifiés !...

Aldo, Fabrice, Melitta, Chloé, mes purs enfants... mes Roméos et mes Juliettes...

Rien n'est la même chose... Le théâtre vous a au moins appris cela.

*Le cortège se remet en marche.*

Touche à la vie, touche à la mort : onction du sang sur nos fronts... Mon cœur de vieux... Je vous mène à la mort. Mon âme pleure à voir sa pointe encastrée dans la chair... Plus un Schleuh dans la ville !

*La musique reprend.*

Apprenez bien vos rôles ! Nous jouons dimanche ! C'est vite arrivé, Dimanche !... Ah, l'odeur de la mort vive !

*Surgissent, du fond de la salle, le directeur, Maurice Lesage, et un officier nazi de la Gestapo, Otto Brandt.*

*MAURICE LESAGE* : – Arrêtez, rien n'est vrai !

*OTTO BRANDT* (*accent allemand très « civilisé »*) : – Nous sommes à vous ! (*Au garde à vous :*) Les mains autour de la gorge... interrogez-nous ! Demandez-nous pourquoi nous sommes là !

*MAURICE LESAGE* : – Rien n'est vrai ! (*Un temps ; sans solennité :*) Je n'ai pas pu faire autrement. Tel est le monde quand il se fie aux mots... et préfère ceux-ci à sa vérité même. Tu es un vieux fou, Mario, cela, nous le savons tous – et tous, nous le sommes plus ou moins... Tu as manqué ta vie, Mario, tu as cru celle du théâtre supérieure à toute autre vie... Il n'y a qu'une vie, Mario, et c'est toi-même qui me l'a appris, quand tu jouais Roméo.

J'ai été mauvais acteur, mauvais amant, mais je n'ai pas raté mon rôle dans la vie tout entière... ma vie ! Comme ceux qui ne se retournent jamais sur eux tu es devenu l'ogre de toi-même. Tu veux qu'il n'y ait qu'un instant, un seul... quelque chose qui ressemble à la haine – mais qui n'est pas la haine ! Cet instant se retourne contre toi

Tu es arrêté... Oh, je ne t'ai pas dénoncé – mais tu ne le croiras pas. J'ai simplement conduit cet officier là où il devait se trouver.

Il n'y aura pas de Dimanche... Je ne peux pas vouloir ta mort, mais j'ai agi. C'est une nécessité. Vont te suivre – venir avec toi – le petit Jeannot et la Juive Jessica... Lui, parce que même petit tu lui as confié le secret où se cache une résistance criminelle. Et elle parce qu'elle est juive et qu'elle doit en rendre compte.

*NUNUSSE* : – Et moi, je veux les suivre...

*OTTO BRANDT* : – Vous, le nègre... vous restez nègre !

*Un temps. Silence.*

*MARIO* : – N’as-tu jamais aimé au-delà de tes forces, Maurice Lesage, le plus mauvais acteur que j’ai connu ? Aucune femme ne t’a-t-elle jamais accueilli ? Regarde mes enfants : ils ne jouaient pas, ils réanimaient l’histoire.

*MAURICE LESAGE* : – Vieux bouffon ! Tes enfants t’auraient trahi !

*MARIO* : – Quadrivium... je vais connaître, dans l’attente, un ciel de joie.

*MAURICE LESAGE* : – Non, ta mort ne sera pas ton œuvre. Tu voulais simplement, ma place... directeur à ma place. Tu es dangereux, Mario ! Tu es perdant !

*OTTO BRANDT* : – Ja ! Ja !

*MARIO* : – Je sais ! Je sais ! Une feuille de papier journal que le feu va consumer... Ce feu, je le destinai à... (*Il n’achève pas.*)

*OTTO BRANDT* : – Le monde est à l’Allemagne. Deutschland über alles !

*MARIO* (*à Otto*) : – Il a droit, votre collaborateur Maurice Lesage, à la modération de l’ordre et à l’autorité de la force.

*MAURICE LESAGE* : – Tu as pris le théâtre pour des latrines... la scène où l’on défèque. Tu n’es qu’un valet de chambre... Tu as le ton noble mais tu balances le travail et sa technique par-dessus ton épaule. Un ouvrier, tu l’oublies...

*MARIO* : – Frente crapular ! Mais si ma pièce est médiocre, c’est une boule de feu... un projectile igné... Ne touche pas à ceux-là !

*OTTO BRANDT* : – Achtung ! Achtung !... Lui... elle... se sont mêlés... (*il cherche ses mots*) aux désordres qui bousculent le génie allemand.

*JEANNOT* : – Monsieur Mario, j’entends des bruits de bottes... des bottes et des bottes !... Est-ce Roméo... ou est-ce un dieu ?

*JESSICA* : – Oui, l’Étoile !

*OTTO BRANDT* : – Vous, les autres, avancez !

*FERNANDE* (*passant devant Jessica*) : – La mort est une perfection qui ne s’accomplit pas. Pardon Jessica !

*OTTO BRANDT* (*une fois qu’ils sont passés devant lui, hésite à faire le salut hitlérien – le fait quand même*) : – En sont-ils dignes ?

*On entend en voix off – confuse :*

– Terrible angoisse pour les mères de ceux qui sont à la guerre !

– Divin orgueil pour les mères de ceux qui meurent pour le Reich !

*JESSICA* :

Jérusalem ouverte à la mort

Descends vivre avec nous !

*Mario, Jeannot et Jessica sortent, suivis par Maurice Lesage et l’officier nazi. Silence de ceux qui restent. Musique.*

## ACTION DEUXIÈME

« *Le crime au rendez-vous* »... Une salle d’interrogatoire (*c’est-à-dire de torture*) au centre de la Gestapo dans la ville voisine – toiles peintes ou paravents, des mannequins d’officiers de la Gestapo, dont Heydrich et Himmler

*sur le sommet des paravents. Ils surveillent comme des vautours, sachant qu'il est impossible de lutter contre la mort.*

*Autres éléments du décor : quelques chaises ; une baignoire pleine d'eau où se trouve plongé Mario, dénudé ; une cuve de chaux vive.*

*Suspendu par un système complexe d'attaches, de cordes et de poulies, le jeune Aldo-Jeannot (également dénudé) a été soulevé au-dessus de la cuve. Ses membres sont écartelés (idée de crucifixion),*

*Qu'on ne crie pas à l'in vraisemblable. Des enfants ont été torturés ainsi – de cette façon précise ou d'une autre, peu importe.*

*Enfin, portant l'étoile jaune et ficelée dans son cercueil ouvert, dressée face au public, Jessica se tient immobile : elle n'est pas encore morte ; juste endormie par le poison qu'elle a avalé.*

*Ne pas exploiter le sadisme de la situation, déjà assez spectaculaire. Il s'agit moins de montrer une cruauté en action que de révéler la vérité de l'esprit du mal.*

*Sont présents, en tenue d'officiers allemands :*

- Otto Brandt, déjà vu, le « grand chef » ;*
- Max Redecke, dit « La Soubrette », joué par Princesse ;*
- Rudolf Reile, dit « La Chatte », joué par Sappho ;*

*Sont également présents, en tenue d'exécutants des basses œuvres :*

- Bernard Donange, dit « Jojo-les-gros-bras », joué par Ulysse Centurion ;*
- Arnaud Le Fou, dit « Gestapache », joué par Dévoué Lebeuf.*

*On a par ailleurs disposé au gré de la mise en scène plusieurs mannequins figurant divers personnages, chacun portant une pancarte à son nom :*

- Bæmelberg ;*
- Von Karbach ;*
- Heydrich ;*
- Himmler ;*
- ... et Hitler.*

*Outre ces mannequins on distingue, accrochés aux murs, divers insignes et trophées barbares : têtes de chevaux empaillées, mâchoires d'animaux dentés, touffes de poils, croix gammées.*

*Il est bien entendu que les « supplices » physiques, au théâtre, ne doivent pas être rendus avec réalisme. Aucun vérisme ici ; plutôt la manifestation d'un déterminisme qui se proclame d'essence supérieure.*

*On distinguera, au long de cette Action, quatre séquences :*

- « L'Ordre noir » ;*
- « Gott mit uns » (« Dieu avec nous ») ;*
- « Leçon de ténèbres » ;*
- « Les Rats ».*

*Au début, la scène est plongée dans une obscurité louche. On entend, par-dessus les vagissements de souffrance de Mario et d'Aldo, une musique de bastringue (comme si une foire à la Magic-City se tenait à l'extérieur : une voix chante « Prosper-yop-la boum » à la façon de Maurice Chevalier. Et, par-dessus la musique, une autre voix qui clame :*

*Ausweis, rue Lauriston !*

*Grand merci, Monsieur Lafont !*

*Le dénommé Laffont, rappelons-le, était à l'époque l'un des plus sinistres collaborateurs de la police allemande.*

### *L'Ordre noir*

*CHEUR DE LA GESTAPO (des mots qui ne veulent rien dire) :*

*« Dismein, dismein, dismein, ta. (Bis.)*

*Ta Grüss, ta grüss, ta grüss, tan. » (Bis.)*

*OTTO BRANDT : – L'ombre de Dieu sous terre, c'est tout ce qui reste... Notre terre crache ses petites violences... Ces trois-là ont trahi. (Désignant Mario, Aldo, Jessica :) Ils ont insulté notre Dieu... qui se tapit sous terre – notre Terre !*

*Rien n'est merveilleux comme un châtiment...*

*Interrogeons !... Ils savent, ces deux-là (il désigne Mario et Aldo), où se trouve le nid de la Résistance. Si le vieux ne parle pas, le petit parlera !*

*Elle ?... Pfftt ! Raus ! Nichts ! Jude !...*

*Partez !*

*Ses quatre collaborateurs allemand et français répondent à son ordre en se livrant à une manœuvre qui doit avoir le caractère d'une profanation : l'un après l'autre, Max-la-Soubrette, Rudolf-la-Chatte, Bernard-Jojo-les-gros-bras, Arnaud-Gestapache s'approchent de Jeannot-Aldo et lui baisent les lèvres ; à chaque passage, sous le regard d'Otto qui les observe, ils déclinent leur identité, les deux premiers avec un fort accent tudesque, les deux autres avec l'accent parigot.*

*MAX : – Moi, Max Redecke, dit « La Soubrette ».*

*RUDOLF : – Moi, Rudolf Reile, dit « La Chatte ».*

*BERNARD : – Moi, Bernard Donange, dit « Jojo-les-gros-bras ».*

*ARNAUD : – Moi, Arnaud Le Fou, dit « Gestapache ».*

*Tous se redressent d'un air viril.*

*MARIO : – Non ! Non ! Il faut le laisser seul !*

*OTTO BRANDT : – Ici, personne n'est seul ! Cela se pratique, ce rituel obligé : pour Heydrich, Himmler... Les dévastateurs et toi, le feu sans tarder... Notre führer, Hitler...*

*C'est pour mieux te connaître, mon enfant ! Ah, oui ! ils sont des écussons de haut prix, des dévastateurs de hautes citadelles, des fantômes de haute perfection... (Il rit.)*

*TOUS* : – Deutschland über alles !

*Otto leur fait signe d'aller à la baignoire. Ils obtempèrent.*

*OTTO BRANDT* : – L'Épanchoir !... Aucune aumône ne te seras accordée. Avoue ! La foi de ma force, tu vas la subir ! Non, on ne mesure pas une foi... elle déborde trop !... (*Un temps.*) Te crois-tu un rossignol en haut des chênes ? Te crois-tu encore dans ton parc à Pont-aux-Dames ?

*Il agite l'eau avec sa main.*

Non, tu n'es qu'une carpe, peut-être un brochet.

*Il fait un signe aux autres : ils empoignent Mario et lui maintiennent la tête hors de l'eau.*

Qui a tué le soldat... notre soldat ?... Je sais, un rat : toi ! toi ! toi !...

*MARIO* : – Du fond des temps un rat porte la peste !

*OTTO BRANDT* : – Quinte joie !

*LES AUTRES* : – ... durch Freude !...

*Ils enfoncent la tête de Mario dans l'eau (glouglou de noyade), puis le laissent remonter et s'assoient sur le bord de la baignoire.*

*BERNARD* : – Alors, tu n'es pas un rossignol ?

*ARNAUD* : – Regarde-toi, tu es dans l'eau comme sur un canapé !

*MARIO* : – Je n'ai rien à vous dire. Vous n'êtes plus des Français.

*OTTO BRANDT* : – Nous nous sommes assis autour de vous, comme pour un lit de justice. Non ! je crois que Madame de Rambouillet recevait dans son lit les poètes et les Précieuses... Vous voyez, je connais bien les dessous de la France ! Ses petites culottes ! « Précieuse », vous l'êtes, mon cher acteur ! Déclamez maintenant !

*TOUS (et Mario avec eux, qu'ils obligent à répéter à leur suite) : –*

– Heydrich : Béni soit son nom !

– Himmler : Béni soit son nom !

– Hitler : Béni, saint, soit son nom !

*Rires. Musique.*

*JESSICA (en état d'hypnose, dressée dans son cercueil) : – Courbe par devant... courbe par derrière... et tendre à l'intérieur : je suis « l'affreuse juive » !*

*MAX* : – J'ai plus de cent mille hommes sous les armes. (*Accusant l'accent :*) Qu'est-ce qu'elle jacte, la youpine ? Elle croit tout ce qu'elle dit !... Tu n'en as plus pour longtemps, ma cocotte !

*JESSICA* : – Est-ce une promesse, cela ?

*RUDOLF* : – Oui, Max a eu tort. Il s'est mal exprimé. Ce n'est pas pourrir qui creuse... mais il nous faut des cendres... Bah, ce sera pour un autre convoi !

*OTTO BRANDT* : – Il n'y aura pas d'après ! Nous sommes évidents ; l'évidence est sur le bout de nos doigts. Tout ce que nous touchons entre en cendres, comme on entre en religion. Alors nie ! Nie-toi toi-même ! Cela sera que nous n'aurons pas à faire...

Plus absent qu'un mort, le dieu d'en bas nous ordonne de déraciner la vie.

On t'a déjà empoisonnée... tu meurs en ce moment de ce poison. Tu vois, nous savons tout. Ta petite amie Fernande s'est employée à notre service ! Elle nous a volé ta mort... quand même. Dommage pour l'esprit des cendres !... Mais même si tu nous suppliques, à genoux... (*il rit*) à genoux !... – non, ta race a toujours été à genoux... – nous serions absents...

« Du fond de la profondeur, je crie vers toi, Seigneur ! »... On dit ça, chez toi !

*Il rit encore, puis s'adresse à Mario :*

C'était ta maîtresse ?... enfin, à feu couvert !... Vois, elle va s'effondrer d'un coup, ton idole, qui s'est liée au ciel de Bible... ce livre salace... ce roman cochon !...

*BERNARD :* – Oui, on m'en lisait des passages au « caté »... c'est dégueulasse... Sodome et Gomorrhe... Dieu a fait semblant de les brûler ! C'est pour cela que je me suis converti au Reich ! (*A Mario :*) Dis donc, toi, le Français-Français, tu vas jurer la gloire du Reich maintenant ! Tu vas nous dire où ils se cachent, tes petits copains, Français-Français !

*ARNAUD :* – Miteux vieillard... on va te râper les couilles ! Vieux singe ! Moi, je veux l'Europe sous la botte allemande !... Oui, la Bande de bottes, avec un trousseau de bombes ! Mon père, ma mère... je les ai dételés !

*MAX :* – Arrête ton char ! On dit bien cela dans vos tragédies, hein, Mario ? Vous ne savez pas chanter, vous autres Französisch !

*RUDOLF :* – Allez, chantons tous ! Chanter fait loi : on tue mieux quand on chante ! On va moins vite !

*OTTO BRANDT :* – On exécute ! A la note près !

*TOUS (chanté) :* – Gott mit uns !

*OTTO BRANDT :* – Apportez-lui le grog !

*MAX :* – Le grog, gog et magog !... (*Il rit.*)

*RUDOLF (faisant boire le grog à Mario qui le crache et se refuse) :* – Ah, il est trop chaud ?... Attends, je vais pisser dans la tasse... il sera plus tiède !

*Il fait le geste.*

*MAX (tout d'un coup, solennel) :* – Acier bruni, du haut de la falaise, tu déboules dans un grand désir d'espace... Roule jusqu'à ma tente ! En bas ! En bas !

*RUDOLF :* – Jusqu'à l'Oural !

*OTTO BRANDT (à Mario) :* – Entends-tu l'essieu crier ?

*Il se livre à un jeu sadique avec la tête de Mario, qu'il enfonce par à-coups dans l'eau. Suspens musical.*

Porte rouillée, grince la vérité !... Rends-le, tont gog et magog !

*MARIO (dans un éclair) :* – Aldo ! Tu es Roméo ! Avoue-le !

*JEANNOT-ALDO :* – Père ! Père !

*ARNAUD (à Jeannot) :* – Répète ce mot que tu viens de dire ! Qui appelles-tu ?... Moi seul, je suis ton père. J'attire à moi le cœur des petits garçons... et je suis gourmand, tu sais !...

*MAX :* – Je tâte leurs os, je suis un maquignon à la foire... Alors, l'osseux, on va te les rompre, les abattis !

*ARNAUD* : – Mon père à moi, je lui ai fait sa fête, une nuit d'hiver ; il était nu sous une couverture avec une nouvelle femme qui n'était pas ma mère... et même l'eusse-t-elle été, ma mère... que je les aurais occis tous les deux... Mon père et ma mère – « Vater und Mutter » ! – Ah ! Ah ! Ah !...

« Singe, tu ne seras plus Roi », lui ai-je gueulé au tympan. Tu ne feras plus de mômes, un trousseau pour la guerre !... Et là, tout d'un coup, j'ai eu une vision violente, comme un mal de crâne : je me suis engagé à la LVF avec les Schleuhs et me voilà... Gestapache !

Avec toi, mon chéri ! Je fais le « con », bise-moi, je le mérite bien. Tous deux, les Französich, ici, dans le travail, on ne demande pas notre reste !

*ARNAUD* : – Moi, mon beau-père, il ne m'a pas... rendu caduque. Au cul-caduque ! Je n'en ai eu qu'un... beau-père !

*OTTO BRANDT (très grand chef)* : – Les nœuds d'amour ne dénouent rien. Pour moi, le chant ici suffit à ma soif ! Avec le chant, je commande mieux et je tue plus fin, plus proche, plus racial...

(*A Jeannot-Aldo* :) Oui, mon grand poupon... je pourrais faire de toi, même à ton âge, à ton âge surtout, quand le passé ne remugle pas encore dans la gorge, un survivant, et tu chanterais alors avec nous : la gloire du Führer !

C'est facile, tu sais, la conversation avec le Führer. Regarde donc, ton Pascal : « Agenouille-toi et tu... » Oui, oui, tu pourrais, avec des rhumatismes quand tu seras plus vieux bien sûr... tu t'agenouilleras alors... et, parce que ça te fera mal, tu croiras mieux !

(*Un temps.*)

Moi, je ne suis plus comme eux, Max et Rudolf, j'ai attrapé un mal que rien ne guérit... même pas l'autosuggestion, comme ton Pascal !... Pas d'enfant à croquer. Que des jeux de cartes !... L'égal ! L'égal !

*JEANNOT-ALDO* : – Présent, Monsieur !

*OTTO BRANDT* : – C'est cela, présent !... mon petit. Ah, tu m'appelles au secours ! Tu te sentais seul. Allez-y, messieurs. Moi, je détourne la tête. Le piège du plaisir est indigne à une âme comme la mienne... une si belle âme !

*Les bourreaux se saisissent d'un fouet clouté et fouettent Jeannot-Aldo. Un grand silence ; puis soudain :*

*TOUS* : – Qui ? Qui ? Qui ? Qui ?

*OTTO (s'étant détourné)* : – Oh, comme vous vous aimez tous ! Tous !

*Silence. Jeannot-Aldo n'a poussé aucun cri.*

Vérifiez bien qu'ils n'ont pas communiqué... le vieux et le gosse. Ils doivent être seuls ! Vous comprenez, seuls, comme moi !

*MAX* : – Oh, il en voudrait bien lui aussi, le vieux, de la « lacère » ! Mais je la remets dans ma culotte ! Le chef l'a dit. Il est trop vieux !

*OTTO BRANDT* : – Alors... Noyez ! Noyez !

*MARIO (entre deux plongeurs d'une voix de noyé)* : – J'ai juste écrit une pièce de théâtre... comme ça... pour m'amuser et amuser les pensionnaires... Me faire la main... Oh, je vous aurai invités le dimanche !... ce n'était qu'un petit message ! On décalquait *Roméo et Juliette* de Shakespeare sur notre scène !

*OTTO BRANDT* : – Qui, Roméo ? Qui, Juliette ? Qui, Shakespeare ?

*MARIO* : – Lui, Aldo ! Elle, Jessica ! Et lui... lui... peut-être qu'il nous regarde... le maître ?

*MAX* : – Une Juive, jouer Shakespeare ? Jamais !

*ARNAUD* : – Le gosse, Roméo !... Pédé !

*BERNARD* : – Shakespeare, mais c'est l'insulaire. Il est à bombarder !

*RUDOLF* : – Sale cabot, on ne sait pas qui tu es... retranché derrière un programme, un rôle...

*Un temps.*

*MAX* : – Pourquoi le tuer ? Il n'est pas vivant. C'est une mécanique. Il a déjà passé la ligne, c'est un clown !

*BERNARD* : – Non, un clone !

*ARNAUD* : – C'est la même chose !

*RUDOLF (lui tenant la tête et la secouant avec violence)* : – Alors, crache-les, tes rôles, tous tes rôles... Grand gond rouillé... Tu veux nous faire croire que tout ton passé te tire vers le haut... c'est pour cela que tu te crois un artiste... Mais les artistes, c'est nous... et sans aucune goutte de sang ! Nous sommes propres !...

*OTTO BRANDT* : – Oui, le sang impur, c'est de la lymphe, de l'eau, de la gélatine...

*MARIO* : – Arrêtez, je vais tout dire !

*Ils cessent de le torturer. Suspens.*

Ne frappez plus l'enfant ! Tuez-moi vite. Finissez !... Je suis très vieux !

*Gott mit uns*

*Ils se donnent la main – bras croisés devant la poitrine.*

*TOUS (sauf Mario et Jeannot, ils chantent en musique à la façon des « maîtres-chanteurs » du Moyen Age allemand) :*

Notre amour est total,  
 Notre amour est le Tout.  
 Cette énorme masse, la Terre,  
 C'est notre sein !  
 Cette race absolue – Nature ! –  
 Et l'esprit cimmérien, notre royaume !  
 Chanter nous fait être  
 Coque d'acier, casque de fer  
 Venus ensemble  
 Par l'ordre noir :  
 Gott mit uns !

*Ils ont complètement plongé Mario dans l'eau de la baignoire. Silence.*

*OTTO BRANDT* : – Il n'a rien dit. Il va tout dire à notre Dieu

*Un temps. assez long.*

Écoutez son ombre coite !

*Faibles plaintes de Jeannot-Aldo.*

Lui, lui... Dommage que le vieux ne voie pas ce qui va se passer maintenant !

*Les tortionnaires se déplacent, comme obéissant à un rituel (musique) : ils vont de la baignoire à la cuve au-dessus de laquelle est suspendu Jeannot-Aldo. Otto seul reste en retrait.*

*LES EXÉCUTANTS (se bousculant les uns les autres tandis qu'ils changent de place) :*

– Oh, je vous en prie, Monsieur...

– Mille excuses !

– Je suis un homme honorable...

*OTTO BRANDT (riant quand même) :* – Assez, messieurs, les dieux le veulent ainsi... Vous allez supprimer le hasard. Songez-y bien, Messieurs !

Quoi, tu recules ?

*Aucun n'a reculé.*

Mes Schleuhs sublimes... contemplez-la bien, la petite fanfreluche... Contre la force de cet âge pur... notre force noire d'éternité du mal !

Avec mon bonjour... je sais ce que je fais !

*Il donne le signal aux « machinistes » : musique, puis silence. Les exécutants manœuvrent les cordes et poulies auxquelles est suspendu Jeannot-Aldo. Soudain ils lâchent tout : le corps entier d'Aldo plonge dans la cuve de chaux vive. La musique reprend. Nouveau silence.*

*VOIX DES MANNEQUINS :*

– Patauge ! Patauge !

– Qui est ici, la juive ?

– Oui, Madame, c'est cela, toi...

– Ce n'est pas plaie de honte...

– Mais pluie de cendres.

– La nuit est incendiée !

– C'est demain, le grand jour extravasé ?

*III- Une leçon de ténèbres*

*JESSICA (dans le coma – ce coma « dépassé » dont on ne revient pas) :*

Mettez la table dehors !

Il fait frais, mais nous allons nous couvrir !

L'oiseau, dans le Parc, enamoure l'arbre,

Il chante son thrène d'or liquide...

Oh, son aile était aussi trop fraîche !

Il a froid, l'oiseau, et il a soif !

Était-ce le rossignol ? Non, c'est l'alouette !...

La nuit est perpétuelle...

*Un temps. Musique.*

Ils l'ont eu leur orgie, à plein temps,

Les poulpes de terreur !

*Un temps. Musique.*

Mes vieux Juifs, vous étiez des seigneurs,  
 Dans vos châles de prière, à la synagogue.  
 Châles, ainsi posés sur le monde, en un vaste manteau :  
 Il faut couvrir la nudité du monde...  
 Vous qui n'êtes que temps, vous étendez l'espace.  
 La terre ne doit pas être nue, il ne le faut pas !  
 Il ne faut pas croire non plus que la mort ouvre la terre. Ah ! Ah !

*Un temps.*

Et maintenant, est-ce que je commence à puer ?  
 La mort, cela sent si mauvais...  
 Pour faire croire qu'elle existe.  
 Pourquoi pleures-tu, Roméo ?  
 C'est moi ta Juliette, me voici !  
 Oh, il y a un corbeau qui a une patrie,  
 Il y a des enfants qui lui donnent une patrie !  
 Ne pleure pas Roméo,  
 Je ne suis pas adultère.  
 Tu es mon gardien, Roméo, pour le Shéol !  
 Oh, ne mordez pas les livres  
 Sous les rôles, il y a de l'âme !  
 Mario, donne tes mains...  
 Comme elles sont légères !  
 Je m'achève, je m'effiloche...  
 Jalosée... elle m'a tuée... et c'est tout...  
 Empoisonnée... comme nulle...  
 Monde atroce... seulement cela... Moi, la Juive...  
 Mais c'est eux, Mario, Aldo, qui meurent comme des Juifs...  
 Et moi, qui étais tout amour...  
 Et jamais je ne m'en irai d'ici !  
 Une larme coule. Elle va s'éteindre, pauvre victime  
 Le chofar ! Le chofar !

*On peut entendre au loin le son du « chofar » (cette trompe sacrée des Hébreux façonnée dans une corne de bélier). Le noir apparaît progressivement : la nuit s'abat, glauque, avec des lueurs. Les torsionnaires se figent, paralysés. On peut prévoir une lumière sur la baignoire et la cuve à chaux et même sur le cercueil – peut-être une lumière qui aurait l'air de sourdre de ces trois réceptacles.*

#### IV. Les rats

*Un écran se déploie : en noir et blanc apparaissent des rats qui courent, s'affairent à la recherche de nourriture, grignotent, détruisent, s'accouplent, pullu-*

*lent. Puis viennent en surimpression les visages en gros plan des trois victimes – Jessica apparaît la première.*

*VISAGE DE JESSICA :*

Les rats ! Venez mes tout petits !  
Maintenant la honte est passée.  
Adieu, les lieux vivants ! Je puis le dire enfin !

*VISAGE DE MARIO :*

Tout est eau.  
Je suis son époux... Juliette !  
Je vais dormir dans la pierre et l'eau.

*VISAGE DE JESSICA :*

Jadis, j'étais morte  
Et maintenant la mort m'a conduite à la vie.  
Fernande m'a permis d'échapper aux pires des bourreaux.  
Je ne suis que châtiée !  
Et toujours libre !  
Je suis pure  
Comme une synagogue.  
Le petit Juif Jeshoua,  
Je peux le regarder maintenant,  
Il ne me fait plus peur.  
Oh, nazi, accorde-moi cela !

*VISAGE DE JEANNOT-ALDO (qui bouge sur l'écran) :*

Qui me conduira à la noce ?  
Ni ma mère, la devineresse,  
Ni mon père, le traducteur,  
Ne le pourront ! Je suis enfant trouvé !  
Je vais errer à l'infini car ils vont me chercher...  
Et ne me trouveront pas !  
Mais si leur douleur est pure,  
Elle apaisera leurs cœurs d'orage.

*VISAGE DE JEANNOT-ALDO : – On ne nous aime pas !*

*VISAGE DE JESSICA : – Nazi, accorde-moi cela !*

*VISAGE DE MARIO : – Je vais faire vivre en nos enfants d'aveugles espérances !*

*Tout d'un coup l'écran devient noir, comme par le jet d'encre d'une pieuvre.*

*Les rats sont toujours là. Les visages des tortionnaires se superposent aux autres. Ils sont grimés, exagérément grotesques, jusqu'à l'horreur hallucinée.*

*LES TORTIONNAIRES (un à un – dans l'ordre qu'on voudra –, avec un violent accent allemand) :*

- Au fond de la gorge, un rat chevauche ma glotte !
- Tire la chevillette et la bobinette cherra !
- Un rat me ronge le cul...
- Il se croit aux vendanges !
- Feu, cela me brûle !

- Où en est la fête des roses ?
  - Nous ne nions pas ce que nous avons fait.
  - L'art allemand est allemand !
  - Infâme Juif Jésus, tu ne pourras plus dire : « Viens avec moi sous les oliviers !... »
  - Fraülein, Gretchen, Isolde !
  - Ils vont clamer, les pédagogues de la survivance !
- Les visages se métamorphosent, deviennent une bête : la Bête de l'Apocalypse.*
- LES MÊMES (voix expirantes) :*
- Ce qui est fini par nature s'arrête de soi-même !
  - Non, nous n'avons pas fini !
  - Nous ne sommes qu'éclipse...
  - Et d'autres que nous – les mêmes – reviendrons !
  - Il n'est pas possible de lutter contre la mort : alors la donner !

#### ACTION TROISIÈME

*Après ce dimanche fatidique... plus tard, à la Libération...*

*On est dans le parc de Pont-aux-Dames, sur la scène du théâtre en plein air – colonnes formant péristyle.*

*Cette Action se divise elle aussi en quatre séquences :*

##### 1. La fête des Roses

*Bouffonnerie païenne qui a du mal à passer à la Fête-Dieu chrétienne. Maurice Lesage est en « faux » prêtre et Fernande en « fausse » prêtresse, tous deux avec des servants (Ulysse, Dévoué, les petites filles – Madeleine et Jeannette), et Nunusse en « roi nègre » ; Princesse et Sappho font aussi partie du cortège. On jette des pétales de roses, on porte des corbeilles de fleurs autour du cou. On brûle de l'encens... Simagrées. Cérémonies.*

##### 2. La cabale du Tartre-Gaudran

*La commune du Tartre, ennemie de la commune de Bogodin où se trouve Pont-aux-Dames, a monté une cabale – dans un climat d'« épuration ». Les Allemands et leurs collaborateurs apparaissent comme des revenants convoqués à un procès public. Des mannequins plantés sur scène profèrent des cris de colère et de vengeance au nom de la population du village.*

##### 3. Conversation des morts

*La Mort, conversant avec elle-même, égalise-t-elle tout ? Ce qui reste, est-ce plus fort que ce qui passe ?... Les morts parlent entre eux (révélations de la Mort). Ceux qui ne sont pas morts acceptent de placer leur vie sous le signe de la mort.*

#### 4. La répétition reprend

*Les protagonistes de la première Action décident ensemble de reprendre la répétition interrompue de la pièce de Mario, L'Armée céleste (la scène qu'ils vont jouer se situe à la fin de la pièce). Ceux d'entre eux qui sont encore vivants apparaissent comme les « orages » d'une Fête-Dieu. Se joue alors une sorte de songe optatif (au-delà de l'illusion), un dialogue incarné entre le ciel et la terre. On accède à ce plan supérieur où le théâtre n'est plus habité que par le jeu harmonieux des contraires (réel-illusion).*

### I. La fête des Roses

*La Fête-Dieu dont il s'agit doit être traitée comme une bouffonnerie. Tous les protagonistes sont vêtus de costumes invraisemblables, allant du stylo « celtique » (druides et de druideurs) à Bécassine. Le tout peut évoquer le rituel de quelque secte païenne. Les deux petites filles sont en premières communiantes d'avant-guerre, maquillées en poupées. Les personnages doivent donner autant dans la mythification que dans la démystification.*

*On a planté sur scène un de ces grands crucifix que l'on brandit dans les processions : le corps du Christ est largement couvert par l'emblème de l'« étoile jaune » frappée du mot « Juif ».*

#### Musique.

*NUNUSSE (sur un trône tandis qu'on l'arrose de fleurs) : – A moi, la douce France ! On la juge !... Frappé d'un couteau mercenaire, moi, l'Africain, on a taché mon très noble sang !*

*PRINCESSE : – Moi, Princesse, du haut de ma grandeur, je peux le dire : ceux qui se sont élevés, seront abaissés !... et ceux qui étaient ras terre seront élevés ! Ainsi, le Ciel couche avec la Terre...*

*SAPPHO : – Alors, je pourrais dire : cette femme – la première qui passe, je la désigne et la retiens –, elle est mienne ! Amour de fille à fille !*

*ULYSSE : – Après mon grand effort avec les sirènes... sous le casque... j'ai fomenté la bagarre. Les vilaines fées de la mer, les tempétueuses... leurs nichons salés... je les ai remis à leurs soutien-gorge ! Je rentre en Ithaque !*

*DÉVOUÉ (Lebeuf) : – Jamais je n'ai eu autant de douleur qu'aujourd'hui. Oui, Lebeuf Dévoué, tu vas redevenir taureau !*

*MADELEINE : – Ne croquons pas les morts tout de suite... Suçons les dragées d'abord, celles du baptême... (Un temps.) Je vais jouer Juliette, c'est sûr !*

*JEANNETTE : – Et moi aussi, en second rang... Je suis la porteuse d'espérance d'une mort. Je dirai, quand je jouerai Juliette... Amen !...*

*NUNUSSE : Je suis Roi. Cœur battant. Je commence une dynastie. Mes frères, mes mères, mes frères, mes sœurs... tous mes petits en semence... je vais vous venger !*

*MAURICE (prophète) : –* Moi, je suis la corruption trigramme... La sédition commence, profuse, tout l'empire est saisi de convulsions.

*A Nunusse :*

Toi, notre triomphe, notre couronne, notre diadème... que penses-tu faire d'eux, les musaraignes !... les « Mario, Aldo, Jessica » ?

*NUNUSSE : –* Les Schleuhs ont été vaincus par les rats. Il faut aussi s'occuper des rats. Semblablement !

*Tous ricanent :*

*TOUS (en chœur) : –* Lauda Sion... Salvatorem !

*MAURICE : –* Nous tuerons donc tous nos enfants, comme dans *Ubu* ! Ce sera la « Folie Pont-aux-Dames »...

J'ai su diriger cette maison et rendre à César ce qui appartenait à César et... à Nunusse, ce qui appartenait à Nunusse !

*Il se lance dans un « discours » mais ne finit pas ses phrases.*

L'Europe !... Les dynasties de la République !... Bref ! (*Un temps.*) Il ne s'est rien passé. Certainement pas l'épopée de carton de ce glaive parachuté de Londres !... La croûte autour de la plaie s'est reformée. La mort a pris le vif sur le fait. C'est tout !... Célébrons ! Célébrons !... et révisons ! révisons ! (*Sur un ton plus sourd :*) Gloire aux larrons !

Fernande, nos passes... magnétiques. (*Tous deux échangent des passes magiques.*) Fernande, tu es avec moi ? Je remets le juste sacrifice de Mario entre tes mains. Il fut ton amant. Ce fut le meilleur Roméo du siècle... mais il n'a jamais soulevé la « masse » humaine... La masse... tu comprends : pas le public, cet autre, mais la masse où le chef triomphe ! La masse qui sue... qui ne travaille pas, ce chien sans âme, qui erre dans les banlieues.

*FERNANDE : –* Tu as gouverné cette maison, ce palais, cet empire de teignes et d'esclaves qu'on appelle comédiens... C'est de toi, Maurice, que nous avons tiré notre force et notre avoir... notre race abjection d'idolâtres ! Nous sommes Histrions (*elle a aspiré le H*). Mets ce masque d'or, Maurice... ne nous laisse pas prier surtout... mais permets que nous manigancions encore notre passé d'entre les morts... d'avant...

Tu es au bord d'une chute, fais attention ! Ne te laisse pas frapper derrière le rideau. Ne te fais pas juger pour les actes d'autrui ! Eux, les dispersés, les vaincus – les Schleuhs –, nous ne devons pas les prendre en pitié, même s'ils sont encore nôtres... ils auront à découvrir que nous ne sommes plus leurs... Les beaux jours sont finis !... Allez, obéis, Maurice... Lesage !...

*MAURICE : –* Oui, c'est cela, j'ai tant fourbi que mes habits ne suffiront pas à me vêtir d'innocence. Pas de pitié. Pas de piété, non plus !... Cela va être drôle, notre histoire, maintenant : copuler et tuer seront frères !

*FERNANDE : –* J'ai empoisonné Jessica, à l'arsenic, comme dans les vieux temps du monde. Elle était juive, j'ai de quoi me justifier ! Ô toi, Nunusse, et vous, mes filles, mes laborieuses, mes tueuses !... Je me mets en masque de lépreuse, j'irai mendier !

*Elle prend un morceau de papier dont elle se fait un masque et le met sur son visage.*

Ma communion est bien passée. Lâchons nos rêves, mon Empereur !

*Elle se prosterne avec les autres devant Nunusse-Roi.*

**NUNUSSE** : – Pas de quartier, je suis le maître de Tout ! J'ai encore faim de crimes. Notre histoire, à chacun de nous, n'est rien. Il n'y a pas d'eaux vivantes en elle ! Je vais vous le dire à tous : je suis un maître vagabond... Mais ne m'adressez aucune réclamation... tre nègre au pouvoir, c'est voir noir ! Il n'y a pas de lieux « hauts » : on voit nègre et c'est assez... Mais c'est Tout !

**PRINCESSE** : – Par quoi pensez-vous qu'il y a du vrai et du faux qui se séparent ? Je jette mon dé. Ne me retenez pas... de vouloir que ma vie ressemble à celle d'un dé qu'on jette !

*Elle fait mine de lancer un dé en l'air.*

Oh, il est tombé sur toi, mon prince...

**SAPPHO** : – Moi aussi, je veux bien dire « un homme » s'il est noir ! Un Noir, je ne vois plus que c'est un homme !

**NUNUSSE** : Par-delà mon manteau bleu-nuit, je laisse le soleil caresser une dernière fois les cimes des arbres du parc... Oh, regardez, tout s'abaisse... il va toucher l'épaule de la terre... et le parc s'abandonne à son naufrage... et les colonnes comme des piliers trop faibles s'affaissent... et nous entrons dans le naufrage des amours qui se quittent ! Nous ne réchauffons plus rien, comme dans l'enfer poméranien de la défaite des Schleuhs.

**MAURICE** : – Vous serez fusillés, nous disait-on !

**FERNANDE** : – Vous serez têtes tondues, rajoutait-on, pour les femmes !

**ULYSSE** : – Et pourtant incirconcis !

**DÉVOUÉ** : – Mourons tard, mon suicide beau.

**MAURICE** : – Ne soyons pas comme ces acteurs qui après avoir joué tant de rôles les ressassent à satiété. Moi, j'ai joué peu et mal... L'histoire n'est rien !

**NUNUSSE** : – Lavez mon corps ! Chassez ma peau noire ! Négritude, disent les poètes du confort !... Je ne serai plus roi, mais un nuage, blanc et bleu, qui passe d'un coin de ciel à l'autre...

Ah, tenez, je suis une toile peinte, une dot, un apanage de décor... sans réclamation d'indulgence... un vagabond, le dos chargé... Oui, être nègre, c'est une vision... Rien que cela... Je fais mes derniers adieux aux nègres !... Il n'y a pas d'autre naissance. Il n'y a pas de lieux hauts !

**PRINCESSE** : – Pas vrai ! Pas faux ! Il ne faut pas changer ce qui est ! Moi aussi, je jette mon dé, ne me retenez pas la main ! Fais comme moi, Sappho !

**SAPPHO** : – Oui, oui, je vais faire pleuvoir des baisers !

**ULYSSE** : – Ah, non, pas avant Ithaque ! La Pénélope, je m'en fous. Ce que je veux, c'est mon chien !

**DÉVOUÉ** : – Nos enfants, mais en avons-nous eus ?

**PRINCESSE** : – Laisse les tombes s'ouvrir ! C'est un rempart trop large, une tombe ! Il y en a qui les violent cependant...

**SAPPHO** : – Ah, que dis-tu ? Elles sont là, aussi, toutes celles que j'ai tuées

par mon amour. Cette « grouille » de femmes ! « Peuple de vagin-pagodes », je suis immense... rien ne m'a rassasiée !... Pour ceux qui ne savent pas, je me tais !

*MAURICE* : – Si « Un » existe, c'est moi ! Ici, sans aveu !

Nous avons revêtu ton corps, Nunusse, de cirage. Un corps de nègre, c'est cela... du cirage... un signe abandonné et c'est pour cela qu'il est folie ! On va te cirer au noir !

*Ils font mime de passer Nunusse au cirage.*

Dis aux magistrats que tu n'es pas exclu mais souverain. Dis-leur que tu n'as pas besoin de contrat d'adoption... (*Un temps.*) Que tu es une offrande !

*MADELEINE* : – Alors, si c'est ainsi, je « pourra » l'épouser ?

*NUNUSSE (tout d'un coup, dans un rappel)* : – Juliette ? Roméo ? L'épousera-t-elle ? L'épousera-t-il ?

*FERNANDE* : – Jalouse comme une chimère !... Je n'avais pourtant pas l'âme féroce. Elle ne t'avait pas épousé, pourtant, Mario... Non, j'avais le sommeil bas, veule et gêné de ceux qui ne rêvent plus.

*JEANNETTE* : – Je suis la dernière à parler... j'ai peu de conscience... Oh, un quartier de conscience... un petit quartier seulement. Je vais trahir papa et maman. Je viens d'avoir mes règles ! Je « pourra » t'épouser, Roméo !

*ULYSSE (il va au crucifix)* : La présente heure a perdu sa clepsydre... Ô toi, le petit Juif Jeshoua ! Tu n'avais pas encore le regard d'un dieu : Juif païen ! Tu ne faisais que partager l'heure des souhaits des mourants. Moi, le Grec, je vais rentrer sain et sauf dans mon pays. Toi, pas ! (*Un temps.*) Tu étais naguère, Monsieur – oui, c'est à toi que je parle, Monsieur –, tu étais né dans la paille... et, depuis, bien empaillé par tes séides idolâtres... Je ne sais pas ce que tu avais... Tu te dis lumière entre les êtres, mais tu ne sais pas chanter ! Chante-moi un air, le premier qui te viendra aux lèvres. Tu n'en connais pas, bien sûr !

Tiens : « Viens poupoule, viens poupoule, viens ! » Non ? ou « C'est mon homme ! »... « Il m'prend mes sous, il m'fout des coups... mais je l'ai-ai-me ! »

Ah ! Ah ! Lama sabactani !... Moi, j'ai des sandales grecques, et je connais la douceur des colombes... Elles volent d'arbre en arbre, dans le grand parc de Pont-aux-Dames ! Je suis grec. Je suis païen.

*DÉVOUÉ (soudain alerte et intelligent)* : – Ce n'est pas la bête qui vaut mieux que l'homme... quand l'autre meurt si mal ! Tuons la bête dans l'homme... Elle fut nôtre... et l'homme, un instant, n'est plus à nous. La vive fuite, elle dégénère !...

*MAURICE* : – Où donc étais-tu né, Mario ? En Italie ? Oh, les beaux étourneaux, Roméo et Juliette ! Des « Ritals », tu penses !

Eux, les rats, ils sont encore barbouillés de miettes de chair, de sang sanieux... mais les quenottes sont toujours agacées !

Allez, la gloriole !... Les résultats : six millions de Juifs !... soixante millions d'enregistrés à la banque des contre-révolutions. Il y en aura encore d'autres...

La ligne de démarcation n'est plus. Rien entre la vie et la mort... Que la vie et la mort... donc, nous aussi, nous avons la voix grenue de ceux qui se disent morts : non pas de ceux qui sont morts... mais ceux qui « font » les morts. Nous prenons la voix des morts. Il paraît qu'ils sont mal à l'aise, les morts : dans leur vie... de mort. Alors, nous y sommes allés voir... il n'y a plus de ligne de démarcation...

*La scène dégénère à présent en une parodie de veillée funèbre :*

*Les répliques qui suivent peuvent être distribuées ad libitum entre les participants :*

- Où sont-ils mes parents fulgurants ?
- Je ne suis pas né d'eux !
- J'étais déjà flétrie avant de les connaître !
- Je leur casse la tête... la barque de leur tête !
- Quand je faisais l'amour avec lui, Mario, j'étais coupée en deux !
- Il disait : « En toi, je vis où que tu sois absent... En toi, je meurs où que je sois présent. »
- (*Au Christ :*) Il a dit, le grand caché : « Je suis caché. »
- Rien n'est vrai, alors !
- Je ne vois personne
- Il n'y a personne !
- Cilice et tignasse !
- Il est l'heure.
- Qu'allons-nous manger ?
- Tu vas partir avant d'avoir mangé ?
- Il a soif.
- Une éponge de fiel. Vite, au galop !
- Me méfie... me méfie !
- Oh, mécanicien !
- Fais-nous des menaces !
- Non, des propositions !
- Tous dans la rue : Ohé ! Ohé !
- Regarde les vaches, parpaillot !
- Non, couillard... oui, couillaud !
- Je me tords de rire... comme un faune qui gigote dans le taillis fourré.
- Fais-toi fouiller, ma fille
- J'ai la courante !
- Et Moïse, qu'est-ce qu'il a eu, en plus de la chiasse ?
- Et Mahomet, il a mal à sa couille gauche ?
- Et toi, Jesouah, tu le caches, hein, ton petit bijou ?
- Tu vas voir mon doigt d'inquisition, boutre de prostate !
- Je revends tout, même les bijoux de famille !...

*Un temps.*

*Tous :*

- Tu n'es qu'une toile peinte !

– Ah, mon chéri !

*Ils se disputent, se violentent, s'arrachent les vêtements, se giflent, se tirent les cheveux. Voix ad libitum :*

– Torche-moi avec des roses ! (*Celui qui parle mime ce qu'il dit.*)

– Oh, tu as les mains frivoles !

– Alors, je jouis et je m'en vas... à pas... de roses !

*S'effacent puis s'éclipsent Sappho, Princesse, les petites filles, Dévoué et Ulysse. Ne restent que Maurice, Fernande, Nunusse.*

*MAURICE (solennel) : – Retirons-nous aussi, Madame... dans nos substances !*

*FERNANDE : – Tu crois ?*

*MAURICE : – Ils vont venir !*

*FERNANDE : – Tenons bon !*

*MAURICE : – La Comtesse de Crécy et le Prince sanglant, c'est fini : c'était au premier acte ! Les English et les Schleuhs !*

*NUNUSSE : – Qui va me détrôner ?*

*MAURICE : – Les décollés de la terre !*

*On voit arriver des mannequins, mus par les personnages qui avaient quitté la scène ; ces mannequins représentent la population du Tartre-Gaudran qui arrivent chez leurs voisins avec le désir de procéder à une vigoureuse « épuration ».*

## II. La cabale du Tartre

*On fiche au sol les mannequins bourrés de paille, on balance des encensoirs. C'est comme un jeu... Maurice et Fernande ont quand même peur.*

*Musique de charivari. Tous les personnages sont désormais présents.*

*CHŒUR DES MANNEQUINS (les deux moitiés du chœur se donnent la réplique) :*

– Si le mal est dans le puits et qu'on en tire un seau, nous renversons le seau et l'eau du seau retombe dans le puits !

– Lèche la raie de la faucheuse ! (*L'un d'eux tient une faux.*) Baisse ta gainé, Hilda, que je lèche ta croupe ! C'est de l'espéranto... l'espérance d'une langue morte !

*Ceux de Pont-aux-Dames font mine de se bagarrer avec les « mannequins » du Tartre-Gaudran. Surviennent alors les cinq tortionnaires de la Gestapo : ils sont en haillons clownesques... avec des restes d'uniformes qui évoquent les légionnaires de l'armée allemande engagés sur le front russe.*

*Nunusse a ôté sa couronne ; Maurice, sa chemise ; Fernande, sa perruque – elle apparaît tête rasée, comme les femmes tondues à la Libération.*

*Tous se lutinent sinistrement, se font rire les uns les autres, se font des crocs en jambes...*

*VOIX (à distribuer) :*

– Y a-t-il de l'endroit à l'envers ?

– Oui, les bergeries des opérettes allemandes...

– Lucifer a fait le trajet à l'envers. Il montait au ciel. Il a piqué du nez !

*OTTO BRANDT* : – Oh, vous, mes « sursinges » ! Nous sommes tous bien morts, les Gestapos ! Les légionnaires !... Je suis tombé avec vous à la Frontière de l'Est, à l'arrière des lignes russes, dans la neige, la merde et la boue. Nous sommes morts en héros vaincus ! Enfin... Moins quarante, il faisait à la frontière russe, et moins encore au Front de Moscou. Ratch-Boum, les canons de Staline ! Et vous, les Français... la légion volontaire... Deloncle : la Cagoule !... Déat : le socialiste !... Doriot : le communiste !... Des « Ex » !...

*MAX* : – Zéro, mon cul !... Am « ach ! »

*RUDOLF* : – Courte est la promenade sur la terre !

*OTTO BRANDT* : – Hâte-toi, mon soldat... « Ich hatte einen Kamarade ! »

*MAX* : – Ramasse-le et mange !

*RUDOLF* : – J'aurais mieux fait de tuer ma femme !

*BERNARD* : – Oh, maman de France, je ne vauX plus la peine que vous me manquiez !

*ARNAUD* : – Tu n'es plus grasse, ma poule !... La faim, on l'a mangée !

*BERNARD (lyrique)* : – Laisse arriver les enchantements de la mort !...

*ARNAUD* : – Tiens, un petit pet !

*BERNARD* : – C'est encore extérieur à l'homme !

*OTTO BRANDT* : – C'est le vent de l'histoire !

*ARNAUD* : – Quand on est mort, on chie ?

*BERNARD* : – « Chez nous », on chiait... en France !... Mais depuis que je suis chieux... schleuh... on ne chie plus !

*S'avancent Mario, Jeannot-Aldo, Jessica, tous en tenue rituelle (aube blanche).*

*OTTO BRANDT* : – Alors, mélangeons-nous, nous sommes tous des « Ex » !

### III. Conversation des morts

*JEANNOT-ALDO (à Mario)* : – Maître, j'ai fait un rêve de mort... Mon dieu, je ne sais pas lequel, s'inclinait sur mon épaule... N'es-tu donc pas le grand ami ? Ma mère me disait : « Veux-tu que je te chante une berceuse ? » Je n'ai pas besoin de musique... Je vais jouer Roméo, cela suffit à calmer mon cœur. Mon père est-il toujours vivant dans la ville assiégée ?

*MARIO* : – Nous sommes allés, toi et moi, très loin... Tu as mangé à mon écuelle... et tu vas jouer Roméo... Vie fardée, vie gardée, absolument offerte... Je te souffle encore !...

*JESSICA* : – Je n'aime pas le petit Juif !... là !... *(elle montre le crucifix.)* Qu'on l'émiette !... S'il vous plaît, ôtez-lui l'étoile ! Et qu'on lui mette des lunettes noires...

*Les petites filles exécutent son souhait.*

Soite larme de sang, je te recueille ou bien je meurs.

*Elle fait mine de recueillir une larme.*

*FERNANDE (prise de fou rire)* : – Tous les cabots peuvent lécher le sang du Christ... A notre public d'en jouir !

*NUNUSSE (très gouape, à Fernande) : – Oh, Madame Bajazet, vous l’avez arseniquée, niquée, niquée, la pieuse Jessica !*

*FERNANDE : – Je lui ai simplement rabattu le caquet : elle jouait Juliette mieux que moi !... Qu’elle ne hisse pas pavillon !*

*OTTO BRANDT (docte et cynique) : – Mais enfin, Mario, pourquoi n’avez-vous pas écrit une pastorale... un peu abstraite ! Les gourmets en raffolent... Ou pourquoi n’avez-vous pas écrit sur une mappemonde, à grandes enjambées... avec une seule godasse... comme Popaul et sa Prouhèze ?*

Au consensus !... Avant on disait : « Au patronage ! » – même en Allemagne. Maintenant on dit : « A la partouze ! »... mais c’est toujours du patronage !

*Les autres « gestapo-légionnaires » pouffent de rire.*

Écoutez notre Wagner. Il est irréversible, lui ! On va bien lui trouver une chaise-longue... sur la scène... il sera là à regarder sa Walkyrie tirer son dada par la queue ! Ah, ah ! Histrion ! Histrion !

*MADELEINE : – Je viens de faire ma communion première... Jésus, on peut le critiquer, mais quand même, il n’est pas si malade que ça... il ne pue pas, lui au moins... Il a crié... une fois...*

*NUNUSSE : – Eli, Eli ! (Il pouffe.) C’est cela, il a bâti son nid sous l’orage. A la hauteur, à la hauteur... à la bonne heure du crime !... Il y avait crime sous roche... (Un temps.) Avec le Roi mage ?... chouï ! le nègre !... Dans le trou du cul d’un nègre !*

*Fou rire général.*

*MAURICE (hoquetant) : – Ô ma Haine, ma Reine, ma Hernie !... Donnez-moi un peu d’eau pour ma poitrine en feu !*

*NUNUSSE : – Mini... mini... misez (il n’arrive pas à le dire) vos passions, mes enfants ! L’ancien des jours n’est plus !*

*ALDO : – Vais-je être Roméo... qui met en mémoire les mondes ?*

*FERNANDE (à Jessica) : – Tu ne seras jamais à Auschwitz ! Je t’ai rendu service !*

*OTTO BRANDT : – Mais enfin, Monsieur Mario, l’eau de la baignoire était bien à l’intérieur de l’eau...*

*MAX (à Jeannot-Aldo) : – Mais enfin, mon enfant, mon chérubin... ça a bouillonné... et ça y est, le pot au feu s’est cuit ! C’était goûteux !*

*RUDOLF : – Mieux vaut finir trop tôt que pas du tout ! C’est ce que j’ai écrit, près de Moscou, sur le front de l’Est, à mes parents ! On m’a coupé là-bas deux orteils au pied gauche... ce fut si peu... si peu... (Il mime une boïterie.)*

*MAURICE : – Mes enfants, mes morts cambrés !... « Je t’ai tué, tu m’as tué... il n’y a plus de crime qui vaille ! » Le crime, c’est une étoile filante ! (Brusque :) Oh, mes yeux se perdent, s’obscurcissent ! Je ne vois plus clair ! Une bouffée de feu me pénètre... Vite, ton rôle... Roméo... Roméo !...*

*Je viens... je viens...*

*MARIO : – Ce n’est plus le dieu du crime qui l’assaille, c’est le dieu-bâtard... l’homme-femme... le théâtre... Je lui passe le relais... Il va mourir*

d'une seconde mort... il va mettre en scène ma pièce...

*JESSICA* : – Oui, jadis tout le monde était mort. Ce fut une folie ! Quand je suis morte, c'était théâtre... Quand je jouais, je revenais à moi de ma profonde hypnose.

*LES PETITES FILLES (ensemble)* : – Qu'est-ce qui nous arrive ?

*MADELEINE* : – Des chairs qui n'en finissent pas de pourrir ! C'est cela des âmes ? Dites, Monsieur Mario, que c'est cela !

*JEANNETTE* : – Je commençais à avoir mes règles et je ne saigne plus. Suis-je grosse de Juliette ?... Je voulais rendre écarlates toutes les piques des soldats de la comtesse de Crécy, à l'abbaye de Pont-aux-Dames. Vous souvenez-vous ? Ce n'était pas la comtesse, c'était... Jeannot !

*FERNANDE* : – Répétons, pour la dernière fois et... pour dimanche, la fin de la pièce de Mario : *L'Armée céleste*...

*Agitation. Chacun revêt une aube. Fleurs... roses...*

Là est le cri de la mort !

*Cris. Musique.*

#### *IV. La répétition reprend*

*MADELEINE* : – Ton cou est blanc de lait, ma Jeannette *MADELEINE* !

*JEANNETTE* : – Le vôtre aussi, Mademoiselle Fernande... de la Porte-Saint-Martin. Et le vôtre aussi, Mademoiselle Jessica... du Théâtre des Variétés.

*MADELEINE* : – Et vous, Monsieur Maurice, le grand traître au grand cou-teau entre les dents... du Boulevard-du-Crime !...

*JESSICA* : – Et toi, Mario, souffle ! Et toi, Aldo... inspire ! C'est Nunusse qui va jouer Roméo ! Et toi, Fernande, lave ton cœur et joue Juliette.

*MARIO* : – Nous sommes enchantés par la mort... L'a-t-il été, lui, quand il faut être salé par le feu... l'enchanteur ?

*Il place le Christ en témoin-spectateur. Ils vont jouer devant lui, pour lui.*

*Fernande est entourée par les deux petites filles : cela fait trois Juliettes.*

*Jessica va leur souffler, le texte en main. Maurice va souffler à Jeannot, qui va souffler à Nunusse. Mario fait le metteur en scène. Les autres personnages s'assoient en rond autour d'eux.*

*MARIO (commençant)* : – Tout crime est un transfert... le mal... de celui qui agit à celui qui subit... Mais non, ce n'est pas dans ma pièce... et d'ailleurs ce n'est pas de moi !

*JEANNOT* : – Vous m'avez soufflé ça ?... « Je vois des fleurs, des roses et de la neige. » Vous avez écrit cela ? Mais non, ce n'est pas de vous !

*NUNUSSE-ROMÉO* : – Alors je suis amoureux de Juliette. Secrètement... Si c'est secret, personne ne doit le savoir, hormis nous deux ! (*A Mario* :) Maître, vous m'avez trompé !

*MAURICE (relayé par Jeannot, lui soufflant)* :

Ô mon amour, ma femme,

La mort a sucé le miel de ton haleine

Mais tu n'es pas encore conquise,  
 Le pâle chapeau de la mort n'a pas encore claqué.  
 Ce n'est pas de Shakespeare, c'est de toi, Mario !

*MARIO* : – Mais l'existence humaine est surnaturelle, et je peux bien être Shakespeare puisqu'il m'a dit « Mon frère » ! C'est la mort mouvante de la vie...

*MARIO, MAURICE, JEANNOT ET NUNUSSE (ensemble)* : – Oui, c'est lui, maintenant :

Tu peux partir ? Le jour n'est pas si proche !  
 C'était le rossignol et non l'alouette  
 Qui a percé le creux craintif de mon oreille.

*Tous, en chœur, reprennent les trois vers précédents :*

*MARIO (il récite) :*

C'était le rossignol et non l'alouette  
 De nuit, il chante tout proche sur ce grenadier  
 Crois-moi, amour, c'était le rossignol !

*TOUS (en chœur) :* – C'était le rossignol !

*On jette à nouveau des pétales de rose.*

*TOUS (en chœur, chanté) :*

Lauda Sion salvatorem  
 Lauda crucem et pastorem !

*TOUS (parlé) :*

La Fête-Dieu !

*NUNUSSE (au Christ) :*

Est-ce que je peux te dire : « Sois averti de ton devoir » ?...  
 Je ressens ta douleur !

*MADELEINE-JULIETTE :*

Je ne veux pas que la mort s'amuse,  
 Je ne veux pas que ma mère dise :  
 « Elle a vaincu la mort, je ne suis plus sereine ! »  
 Jessica, l'ancienne Lilith,  
 Rentre chez toi : il n'y aura pas de vainqueur  
 Dans ces temps monstrueux.

*DÉVOUÉ :*

Je suis le geôlier, enfin l'inattendu !  
 Pour une heure seulement, la paix de la douleur !  
 Mûrissez la vengeance, la prune amère,  
 La fausse orange des vantards...  
 Bientôt vous ne pourrez plus regarder le fonds du puits.  
 Votre appel ne sera pas entendu..., le seau ne remonte pas !

*MARIO (brusque) :*

Jeannot, Aldo, Fabrice, Nunusse...  
 Il avait soif le dieu,  
 Le double n'y suffisait pas. Joue !

*NUNUSSE :*

Roméo, aussi, avait soif ?  
Alors, Rose, je vas te dire...

*FERNANDE :*

Trop de vie fut mon malheur  
Quand je jouais Juliette, je buvais toutes les lignes du rôle.  
Et je commettais mon crime :  
J'ai mis le poison. Je jouais Juliette !  
Maintenant, je suis Juliette... et je suis son génie.  
Nunusse, sois mon Roméo  
Unique.  
Viens à mes lèvres,  
Pensons à la Race !  
*Ils s'embrassent sur les lèvres en un long baiser.*

*MARIO :*

Ô, théâtre immobile !  
*Un temps. Musique.*

*MAURICE :*

Vous savez, je ne vous ai pas dénoncés.  
J'ai simplement perdu conscience.

*TOUS :*

Nous n'étions pas achevés !

*VOIX (à distribuer ; elles disent « l'enchantement des morts ») :*

- Toi, le dieu, tu n'es plus mercenaire
- Tu as connu le malheur qui t'a déraciné,
- Plus absent qu'un mort.
- Le malheur se sépare du crime
- La musique atroce du crime habite l'homme, mais il ne la sent pas.
- Le froid métallique du malheur...
- Avec lui, dieu, la douleur est pure !
- La pointe du clou... ce n'est pas le métier qui rentre,
- C'est la pointe de l'âme qui pénètre.

*Un temps.*

- L'oubli chante les lois du Monde.
- Il n'y a pas eu de fossoyeur.
- Canailles, reprenez vos baisers !
- Dans les guerres, les portes se ferment,
- Au théâtre, les portes s'ouvrent.

*Un temps.*

- Roméo, mon alibi !...
- Juliette, enfant volée à la mort, à la vie !

*Un temps.*

- La guerre a posé des « falzars » sur le dossier des chaises !
- Putain d'histoire !

- Ne bougeons plus.
- N’y a-t-il rien d’autre que ce qui a commencé ?
- Juliette et Roméo !
- Pour le grand événement
- Qui poignarde et qui pardonne !...

*Musique.*

*VOIX (off) : – Le crime de la terre se confond avec celui du ciel.*